



HAL
open science

LES LIBRAIRES LYONNAIS, 1947-1989

Claudine Keller

► **To cite this version:**

| Claudine Keller. LES LIBRAIRES LYONNAIS, 1947-1989. 2020. halshs-02892847

HAL Id: halshs-02892847

<https://shs.hal.science/halshs-02892847v2>

Preprint submitted on 9 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES LIBRAIRES LYONNAIS 1947-1989

Claudine Keller,

Correspondante de l'IHTP pour le département du Rhône

On trouvera ici, un panorama volontairement restreint des librairies lyonnaises parmi celles qui animent le centre-ville ; les plus anciennes, Vitte, Flammarion, Librairie du Sacré Cœur et Nouveautés occupent la place Bellecour qui constitue depuis le siècle passé, le foyer central autour duquel s'éparpillent les autres. Les libraires qui les dirigent se distinguent par la singularité de leur parcours et l'image contrastée qu'ils renvoient de leur ville. De 1947 à 1989 deux générations se succèdent : la première divisée par la guerre reflète l'ambivalence d'une ville fidèle à Pétain avec les frères Lardanchet, libraires de la bourgeoisie maurassienne mais capitale de la Résistance avec les frères Péju qui, à la tête de « La Proue », s'engagent dans le métier comme dans un nouveau combat pour défendre toutes les formes nouvelles de littérature. La seconde génération est caractérisée aussi par la dualité avec d'un côté les militants de Mai 68 et de l'autre, les nouveaux venus dans la librairie traditionnelle ; les premiers vont vivre de rêves et d'échecs comme Michel Boyrivent, disciple de Pauvert et libraire d'un jour dans la petite Section des piques ou Bernard Lesfargues, libraire et éditeur utopiste de Fédérop, snobé par une ville conformiste ; les seconds, mieux intégrés dans la réalité locale, vont renouveler avec succès l'image de la librairie bourgeoise. C'est le cas de Pierre Decitre qui modernise l'entreprise familiale et l'ouvre à un nouveau public et de Robert Bouvier qui, en transformant les Nouveautés en salon littéraire, séduit l'élite lyonnaise. Vue à travers l'aventure familiale ou bien individuelle de ses libraires, Lyon apparaît comme une ville accablée par le poids de la tradition et du cléricisme en dépit de ses aspirations à la modernité, une ville provinciale qui supporte mal que la vie littéraire se concentre à Paris, une ancienne capitale du livre nostalgique de son passé.

De 1947 à 1968 : des années de conquête pour la librairie

Au lendemain de la guerre, Lyon est politiquement une ville qui stagne : la population n'a pas partagé le désir de rénovation de la Résistance et les années 1945-1957 voient le retour d'Edouard Herriot, un notable en fin de règne qui plonge la ville dans l'immobilisme et l'inertie.

Culturellement, c'est une cité désertée par les journalistes et les artistes qui s'étaient repliés pendant la guerre : « *Cette cité d'ombres et de reflets fut secouée de sa torpeur par la colonie parisienne. Avec mélancolie j'évoque ces heures éclatantes pour l'intelligence lyonnaise¹* ». Les lyonnais éprouvent la nostalgie de l'animation provoquée par la présence de l'intelligentsia parisienne et redoutent le retour à l'ambiance provinciale d'une ville brumeuse qui ne s'anime que le week-end.

Les années 1950 s'annoncent pourtant riches de création : la littérature se renouvelle avec des romanciers comme Reverzy, Juliet, Chevalier, Clavel, Calaferte et le théâtre émerge avec Planchon qui, en 1952, ouvre le théâtre de la Comédie ; ce désir de renouveau et de liberté qui irrigue les couches intellectuelles s'accompagne de l'activité importante d'une presse liée à l'art et à la culture ; des revues comme l'Arbalète de Barbezat et Confluences de Tavernier disparaissent respectivement en 1948 et en 1950 mais elles sont remplacées par de nouvelles parutions parmi lesquelles on retiendra *Positif* créée par Bernard Chardère en 1952 et *Résonnances* lancée par Régis Neyret en 1954. *Le Progrès* qui s'était sabordé en 1942 est redevenu un quotidien dont les pages culturelles sont incontournables grâce à des critiques comme Jean Jacques Lerrant, René Deroudille ou Marius Marmillon.

Les salons ont perdu de leur crédit artistique mais il reste à Lyon un lieu de contact et de débats qui lutte contre le conformisme local : la galerie « Folklore » de Marcel Michaud ; elle a retrouvé ses locaux en 1945 et fait la jonction entre ce qui se fait de novateur à Lyon et à Paris ; l'extraordinaire personnalité de Michaud, figure d'avant-garde et esprit autonome le place au cœur de la vie artistique lyonnaise ; il accueille des artistes avides d'un air neuf, des peintres, des écrivains et de jeunes architectes corbuséens comme Gagès dont l'état d'esprit reflète celui de cette génération : « *Tout nous paraissait possible nous vivions un état d'esprit particulier, l'état euphorique que seul l'adolescent peut éprouver : celui de l'éternité²* ... ».

Cet enthousiasme et ce besoin de modernité vont se concrétiser dans un domaine où on ne l'attend pas, parce qu'à Lyon, il est associé à la tradition, celui de la librairie ; avant la guerre, les librairies se cantonnent dans les ventes scolaires et les rayons religieux ; elles sont représentées par la librairie Flammarion, librairie générale de fond et par des entreprises familiales catholiques fondées au siècle dernier, comme la maison Vitte, la librairie du Sacré Cœur ou la librairie Lardanchet qui s'adressent à une bourgeoisie érudite mais fermée à la

¹ Dard Frédéric, cité par Mure André in « L'intelligence d'une ville », 2005, p. 45.

² Gagès René, *Les chemins de la modernité*, Liège, P. Mardaga, 1990.

nouveauté et repliée dans un conservatisme religieux ; à la Libération, deux librairies issues de la gauche résistante et communiste font irruption dans ce paysage figé : La Proue et la Librairie Nouvelle.

En ouvrant ses portes en 1947, *La Proue*, fondée par une famille de résistants, les Péju, bouleverse l'univers désuet de la librairie traditionnelle lyonnaise. Porteuse des idéaux de la gauche, ouverte aux avant-gardes, elle va attirer ceux qui « *après des années d'obscurantisme et de censure ont soif d'innovation*³ » et devenir tout naturellement le lieu de rencontre et d'échanges qui manquait aux jeunes créateurs lyonnais.

En 1953, le vent du renouveau souffle aussi du côté de la Librairie Nouvelle qui appartient au réseau des librairies de la Renaissance et s'inscrit dans la bataille du livre lancée par Aragon et Triolet ; comme *La Proue*, elle va inviter des écrivains, organiser des expositions et soutenir Planchon auquel elle va fournir un public par l'intermédiaire des comités d'entreprise et de Travail et Culture.

Figure 1. Premier bulletin de la Librairie *La Proue*. Coll. Particulière.



Dans le Lyon de l'après-guerre dominé par la morosité et l'inquiétude intellectuelle, ces deux librairies vont rajeunir le public du livre et offrir une vitrine stimulante de la modernité. Pour l'ensemble des libraires indépendants, les années 50 sont celles de la reprise économique ; l'inflation ne grève plus leur chiffres d'affaires mais la période se caractérise par une succession de bouleversements qu'ils perçoivent comme autant de dangers : la naissance du livre de poche en 1953 qui fait perdre au livre son caractère d'objet culturel, le développement des clubs et du courtage, la concurrence des nouveaux médias et la multiplication anarchique des points de vente ; ces menaces qui planent sur leur avenir mettent en lumière

la nécessité de leur professionnalisation et l'ambiguïté permanente de leurs relations avec les éditeurs ; à cet égard, un évènement remarquable a lieu en 1958 lorsque Ditis avec l'aide de

³ Péju Georges in *La Proue, une librairie au XX^e siècle*, DVD, 2002.

Flammarion lance « J'ai lu », une nouvelle maison d'édition spécialisée dans le livre de poche, et signe un accord de vente exclusive avec Monoprix. Face à cette première tentative d'une politique de contournement, les libraires comprennent qu'ils vont devoir montrer qu'ils ne sont pas de vulgaires « *marchands de papier*⁴ » et organiser leur défense autour de l'idée que le « *livre n'est pas un produit comme les autres* ».

En 1959, la création du ministère de la Culture donne l'espoir d'une possible action publique en faveur du livre mais Malraux laisse de côté ce domaine lorsqu'il définit les grands axes de son action autour des maisons de la culture. L'intervention de l'État dans le champ du livre se fait par l'intermédiaire de la Caisse Nationale des Lettres qui n'intervient que de façon très marginale et presque exclusivement dans le domaine de l'aide aux écrivains.

Les années 1970 : des années de rupture

Jusqu'à la fin des années 1960, alors que Lyon reste encore une ville bourgeoise enfermée dans une pensée académique, La Proue et La librairie Nouvelle participent activement à la démocratisation culturelle dans le sillage de Planchon. En 1968, l'accession de Marcel Maréchal à la tête du théâtre municipal avec le soutien de Lucien Marest et des militants du TEC marque une étape décisive dans leur lutte contre la culture héréditaire et bourgeoise qui simultanément perd un de ses fleurons : la librairie Vitte. Le printemps de Mai a été annoncé dès 1964 par l'audacieuse Section des piques, une petite librairie gauchiste avant l'heure et il va se caractériser par une floraison d'aventures marginales qui accompagnent le bouillonnement des idées politiques : Fédérop (1969), La librairie Populaire (1974), la Gryffe (1978), La librairie des Femmes (1977). La place Bellecour rajeunit : on assiste à la reconversion de la librairie du Sacré Cœur qui devient la librairie Decitre et à la renaissance de la librairie des Nouveautés qui surfe sur l'âge d'or des sciences humaines.

La présence et l'activité de ses librairies est un signe parmi d'autres de la vitalité culturelle de la ville qui est dirigée par un nouveau maire, Louis Pradel, plus présent et plus investi qu'Herriot ; en 1964, Lyon est entrée dans la dynamique des métropoles d'équilibre en prenant place parmi les 8 grandes métropoles régionales. Elle cherche à s'inscrire dans le réseau international mais peine à trouver son identité et comme toutes les cités qui ont perdu leur

⁴ Dubreuil Guy, *Le Progrès*, 27/12/1977.

influence, elle se sent menacée par la capitale ; Louis Pradel va se servir de cet anti-parisianisme pour unir les Lyonnais derrière ses projets de bâtisseur ; il n'est pas intéressé par la culture mais il veut incarner la modernité et faire de Lyon, une ville du futur en la dotant d'équipements lourds : une bibliothèque municipale (1972), un auditorium (1975), un centre d'Art contemporain, l'Elac (1976) et un musée gallo-romain (1977).

Cette politique volontariste permet à Lyon de bénéficier de la première charte culturelle signée le 14 novembre 1975 avec Michel Guy. C'est une période faste pour les activités culturelles qui représentent 20 % du budget municipal⁵ alors que 2 % seulement étaient consacrés aux Beaux-Arts en 1950. « *Cette époque marquera une sorte d'envol de notre ville sur le plan culturel*⁶ ».

Pour les libraires lyonnais comme pour tous les autres, les années 1970 correspondent à une phase de mutation et de remise en cause ; la grande distribution qui a envahi le marché du livre leur impose de redéfinir l'espace qui lui est consacré et de changer les méthodes de vente. Une enquête réalisée par Pierre Moulinier en 1968 a montré l'urgence pour grandes libraires lyonnaises de dépoussiérer leur décor, de mettre fin aux rayonnages encombrés et à la vente au comptoir ; il est temps d'organiser le libre accès, de moderniser les vitrines et de réinventer un lieu « *où l'on flâne sans être importuné, où l'on puisse entrer et circuler en toute liberté*⁷. » Cette phase de modernisation et de métamorphose coïncide avec l'arrivée des représentants de la nouvelle génération, Pierre Decitre, Henri Lardanchet, Lionel Cortès chez Flammarion et Guy Dubreuil à la Librairie Nouvelle.

En 1974, l'ouverture de la FNAC à Montparnasse avec son projet d'appliquer aux livres un rabais de 20 % a déstabilisé les libraires ; ils redoutaient cet événement depuis longtemps : le rapport Chétochine fait à la demande des syndicats FFSL et SNE en 1973 avait déjà recensé les risques liés à la pratique du discount dans le système du livre : concentration de la production, diminution des maisons d'édition et appauvrissement de l'offre culturelle. Les libraires indépendants savent qu'ils n'ont aucune chance de résister à cette pression concurrentielle sur les prix si les grandes surfaces qui pratiquent des démarques se développent et si les livres à rotation rapide leur échappent. La presse professionnelle se fait l'écho de leur désarroi et publie une interview du Ministre de la culture⁸. Michel Guy n'est pas seulement

⁵ Moulinier Pierre, *Le Livre blanc de la culture, bilan de la politique culturelle de la ville*, Lyon, Ville de Lyon, 1977.

⁶ Mure André, *L'intelligence d'une ville*, 2005, p. 51.

⁷ Moulinier Pierre, « Petit guide lyonnais des libraires », *Lyon Forum*, n° 12, 1968.

⁸ *Bibliographie de la France*, n° 51 du 17/12/1975.

engagé dans la politique des chartes : il a reçu la mission de préparer et de conduire la politique du livre : c'est une grande innovation. Depuis 1959, ce département était un secteur où les responsabilités étaient limitées et dispersées. À partir de 1975, une action globale et efficace peut être envisagée et se déployer grâce à la mise en place d'un nouvel outil, la Direction du Livre confiée à Jean Claude Groschens. À l'égard du secteur de la librairie lui échappe, Michel Guy se veut rassurant :

Je souhaite que Monsieur Groschens établisse les liens constants avec la profession des libraires dont je connais bien les difficultés. La librairie est un commerce : il est normal qu'elle relève du ministère du commerce mais elle vend un produit qui n'est pas comme les autres ; elle a sa spécificité culturelle que je tiens à défendre le cas échéant, si les libraires le jugent nécessaire.

Mais pendant que la direction du livre envisage de se pencher sur le problème récurrent du discount, le succès de la FNAC se confirme et s'accompagne de la fermeture de plusieurs librairies parisiennes. En 1976, celle de « La Joie de lire » décide Jérôme Lindon à fédérer les éditeurs qui craignent de voir disparaître les relais traditionnels du livre et de ne plus maîtriser la distribution de leurs ouvrages ; le 2 juillet 1976, le journal *Le Monde* relaie leur inquiétude en publiant leur manifeste contre le discount. En 1977, lorsque Lyon à son tour est touché par le projet de la Fnac, le libraire de La Proue, Raymond Péju entre dans la lutte aux côtés de Jérôme Lindon.

De 1977 à 1981 : la lutte anti-Fnac

L'amitié qui unit Jérôme Lindon et Raymond Péju va servir le combat des libraires. Ensemble, ils fondent l'APU, une association qui a pour but d'obtenir la seule mesure qui les protégera contre la concurrence déloyale des grandes surfaces : le prix unique. Les libraires lyonnais se retrouvent unis dans la bataille contre la FNAC qui s'engage à Lyon, dès 1977, lorsqu'elle décide d'ouvrir son rayon livres à 50 mètres de la place Bellecour. L'inquiétude des libraires ne rencontre que peu d'écho à l'échelon municipal : l'adjoint à la culture André Mure s'engage à « *redonner au livre une place importante* »⁹ mais le maire, Francisque Collomb autorise la FNAC à s'installer dans le périmètre sacré des librairies indépendantes.

⁹ *Livre blanc de la culture*, 1977.

Il faudra attendre le vote de la loi Lang (Loi du 10 août 1981) qui, en instaurant le prix unique va préserver le réseau de librairies traditionnelles pour que la colère des libraires lyonnais retombe ; en 1982, aux Assises de Valence, ils auront la satisfaction de faire reconnaître leur rôle culturel mais ils savent que la sérénité retrouvée n'est que provisoire et que la grande distribution avec ses méthodes de commercialisation agressives va perturber durablement leur marché. La création d'un Office Rhône Alpes du livre suscité par le ministre de la Culture et la mise en place par la DRAC en 1988, d'une politique de subventions aux librairies en difficulté ne suffiront pas à les protéger ; selon Georges Perrin, conseiller régional pour le livre et la lecture, elles seront pour la plupart, victimes de « *la façon désastreuse dont fonctionnent l'édition et la diffusion*¹⁰ ». La décennie 1980 est en même temps celle de la victoire et du déclin : « *Je vois au fil des ans les vraies librairies fermer boutique.*¹¹ » « *Les années de libraire indépendant pur et dur sont comptées*¹² ».

Les librairies lyonnaises vont avoir du mal à vivre hors du quadrilatère privilégié de la place Bellecour et seules les plus puissantes d'entre elles, Flammarion et Decitre, réussiront à y prospérer.

Les héritiers : Marc Vitte, dans l'ombre du père

La « Librairie générale catholique et classique » de la famille Vitte est située 3 place Bellecour dans l'ancienne maison du baron des Tournelles ; elle a été ouverte en 1876 par Emmanuel Vitte, un bressan robuste, prudent en affaires, un croyant engagé qui l'a dirigé avec autorité et dans l'esprit du catholicisme social. En 1947, la maison Vitte est une entreprise prospère, qui édite les ouvrages liturgiques lyonnais et imprime ceux de l'archevêché et des facultés catholiques. Depuis la mort du fondateur, c'est son fils Marc (1884-1974) qui a pris la responsabilité de l'entreprise ; il la partage avec Jean Jamen, son beau-frère à qui il a confié la gestion de la librairie. Marc est devenu l'héritier de la maison Vitte après l'entrée au grand séminaire de Joseph, le fils aîné de la famille¹³ ; son père l'a associé de façon autoritaire à la direction de l'entreprise en 1919, peu après sa démobilisation et en 1923, dans une lettre-

¹⁰ *Le Progrès*, 03/12/1989.

¹¹ Raymond Péju, entretien.

¹² *Le Progrès*, 03/12/1989.

¹³ Joseph mourra des suites de la guerre où il avait été appelé comme brancardier.

testament¹⁴ qu'il adresse à son conseil d'administration, il a officialisé sa décision de le prendre comme successeur : « *malgré une trop grande modestie et un manque d'entregent provenant sans doute d'une timidité exagérée, il possède néanmoins les qualités requises pour l'exercice de ces fonctions* ».

Marc Vitte est le cinquième et dernier enfant d'Emmanuel Vitte ; il a fait ses études au séminaire Saint Jean et aux Chartreux où il a laissé le souvenir d'un élève brillant ; après deux ans passés à l'école de commerce de Lyon de 1902-1904, il est entré dans la maison de son père à l'âge de 20 ans. C'est un homme cultivé, ouvert aux mouvements de pensée de son temps : il lit la Revue des Deux Mondes, La Croix, Témoignage Chrétien. Il est doué d'une intelligence vive et d'une grande force de travail mais à cause d'une timidité maladive et d'une expression orale maladroite, il choisit de se consacrer à l'édition plutôt qu'à la librairie. Marc Vitte est animé comme son père, d'une foi militante ; il souhaite que son entreprise serve l'idéal catholique et jusqu'en 1954, date à laquelle il prend sa retraite, il va s'efforcer de pérenniser l'œuvre du fondateur en gardant des relations privilégiées avec la chrétienté lyonnaise. 1947-1954 est une période financièrement difficile pour les Vitte comme pour tous les libraires : difficultés pour réapprovisionner le fonds, coût élevé du transport, pénurie de papier et surtout difficulté d'ordre concurrentiel : « *Il y a beaucoup à dire sur la prolifération des éditeurs et des vendeurs de livres qui s'affranchissent trop facilement des servitudes professionnelles*¹⁵ ». La maison a besoin de nouveaux débouchés. Marc Vitte qui est sensible à l'air du temps se lance dans la création d'un rayon de jeux éducatifs, « *la librairie des moins de 7 ans* » qui l'oblige à entreprendre des travaux de rénovation et d'agrandissement du magasin. Au cours de cette période, la maison Vitte publie peu de nouveautés mais le traité passé en 1950 avec l'archevêché de la ville lui assure le monopole des livres liturgiques jusqu'en 1965. A partir de 1951, les initiatives pour élargir les activités commerciales se multiplient : la librairie organise une exposition permanente de la presse catholique et des séances de dédicace avec des écrivains comme Daniel Rops, Gabriel Marcel ou Frison Roche, que le cardinal Gerlier honore quelquefois de sa présence.

Le 2 février 1954, lorsque Marc Vitte cesse ses fonctions, il laisse un patrimoine intact mais une société en proie à de graves difficultés de trésorerie. En 1956, face à la persistance des problèmes financiers, deux nouveaux administrateurs entrent en fonction, les banquiers

¹⁴ « Conseils et vœux suprêmes à remettre à mon conseil d'administration à mon décès », 1923 in Rochet Marc, *La maison Vitte, une page d'histoire lyonnaise : librairie, éditions, imprimerie, 1874-1975*, Lyon, 2011.

¹⁵ Rochet Marc, *La maison Vitte, op.cit.*

Grégoire, père et fils qui ouvrent une période de transition et d'espoir. Jean Jamen et Marc Vitte perdent leur majorité d'actionnaires et deviennent respectivement président d'honneur et président honoraire de la société, des titres honorifiques qui les écartent du pouvoir. Cette année-là, le catalogue se renouvelle en créant deux collections littéraires : la première, *Singuliers et mal connus*, offre une galerie de portraits inédits où l'on trouve Max Jacob, Camus, Montherlant, Bernanos, Huysmans, Céline etc., et la seconde, *Vent d'est*, se propose de faire connaître les grands romanciers et poètes des pays de l'Est. C'est dans cette collection que la maison Vitte publie *Récits* de Boris Pasternak qui obtient le prix Nobel, quelques mois après.

En 1961, ce succès est terni par un scandale : la maison Vitte affronte un procès médiatisé par la presse régionale et nationale¹⁶ qui l'oppose à l'écrivain Anatole Kouznetsov. Celui-ci reproche aux éditions Vitte d'avoir publié l'une de ses œuvres sans autorisation et dans une traduction tendancieuse ; le jeune écrivain soviétique est soutenu par Aragon et défendu par des ténors du barreau, Maître Ambre et Maître Garçon. En pleine période de guerre froide, le procès fait du bruit et l'éditeur est condamné. Cet épisode s'ajoute aux nouvelles difficultés financières qui affaiblissent la société Vitte. En 1962, la décision du concile Vatican II de modifier la liturgie de la messe et des sacrements pèse sur les ventes de la maison qui a le monopole de l'édition du rite lyonnais et lui impose des mises au pilon.

En 1968, la librairie est cédée au groupe Bellecour-livres : une décision dont Marc Vitte se désolidarise en vain ; dans sa lettre de démission datée du 2 décembre 1968, il témoigne de son indignation et de sa peine en voyant disparaître le symbole d'une entreprise séculaire à laquelle il a si activement collaboré : « *Le fonds de librairie papeterie était le secteur le plus ancien et le moins aléatoire de notre société et il a été faussement déclaré non rentable de façon irrémédiable* ». Il condamne « *une politique ténébreuse*¹⁷ » qui l'a tenu éloigné du conseil et des bureaux malgré ses 50 ans d'expérience. La cession de la librairie prive la fondation Vitte d'une grande partie de sa clientèle. Elle était la vitrine de la maison et sa disparition ne tarde pas à entraîner celle de la société avec successivement l'arrêt de l'imprimerie en 1974 et la fermeture des éditions en 1975.

La librairie Vitte malgré ses vitrines refaites et ses rayonnages clairs restait sur la place Bellecour, le symbole du passé ; c'était une librairie guindée, intimidante ; malgré un fonds important d'œuvres profanes, son label indélébile de libraire catholique rendait sa reconversion

¹⁶ *Le Progrès* et *La croix* du 27/01/1961.

¹⁷ Lettre adressée au Conseil d'administration du 2 décembre 1968.

difficile. Avec elle disparaît la dernière entreprise lyonnaise qui rassemblait les trois métiers du livre. Amer mais libéré de ses responsabilités, Marc Vitte peut se consacrer à sa passion pour le jardinage. Il a porté le poids d'un père qui a marqué son temps : « *Être le fils d'un tel père ne devait pas être forcément facile : dans sa lumière, paradoxalement, le fils pouvait se trouver quelque peu à l'ombre*¹⁸ ».

Les héritiers : Pierre Decitre ou la passion de l'entreprise

En 1947, Henri Decitre, est à la tête d'une librairie religieuse : la librairie du Sacré Cœur. Cette librairie est née en 1908 de l'association d'un libraire Marius Bassereau et de son père, Henri Decitre un « *homme ouvert au monde, très cultivé et très religieux*¹⁹ ». Après une première installation rue Saint Dominique, la librairie a déménagé et ouvert ses portes au n° 6 de la place Bellecour ; elle fait alors partie des plus importantes librairies catholiques de Lyon. Pendant la guerre et malgré l'absence d'Henri mobilisé de 1940 à 1941, la librairie est restée ouverte pour entretenir des activités clandestines avec la résistance : « *elle a servi de point de transmission de messages*²⁰ ». À la Libération, elle a retrouvé sa clientèle habituelle de juristes, médecins et négociants qui forment un lectorat éclairé formé par les lettres anciennes et les jésuites. Sous l'impulsion d'Henri, elle est devenue un carrefour où se rencontrent et dialoguent de grands théologiens : le cardinal Gerlier le père Henri de Lubac, professeur à la faculté catholique de Lyon, le père Teilhard de Chardin : « *Tout le clergé lyonnais se retrouvait là*²¹ ».

Entre 1950 et 1960, Henri Decitre entame une première série de travaux pour étendre ses locaux et ouvrir son fonds à la philosophie et à l'histoire. Le magasin accueille désormais une personnalité nouvelle, la femme d'Henri, Monique Dumas, fille d'un imprimeur stéphanois. Dynamique, entreprenante et mélomane, Monique Decitre va modifier progressivement le profil de la librairie en l'ouvrant à la musique et à l'artisanat. Jusqu'en 1968, la librairie du Sacré Cœur reste la première librairie religieuse de la ville. Au début des années 70, elle suit le mouvement général et se modernise ; en 1973, elle remplace sa vitrine vieillotte par de grandes

¹⁸ Rochet Marc, *La maison Vitte, op.cit.*

¹⁹ Decitre Françoise, entretien.

²⁰ Témoignage de Jean Decitre, le frère d'Henri.

²¹ Françoise Decitre, entretien.

baies vitrées et annexe les sous-sols pour s'agrandir une seconde fois ; le fonds s'ouvre à de nouveaux domaines, scientifiques, médicaux et juridiques et progressivement la librairie change de caractère ; elle perd sa spécificité religieuse et envisage de trouver un nouveau nom : « après 1968, il est difficile de s'appeler Librairie du Sacré Cœur²² ». Il est temps pour Henri Decitre d'envisager sa succession et d'assister à la métamorphose de sa librairie sous la direction de son fils, Pierre. Ni les études ni les projets de ce dernier ne le destinent au métier du livre : c'est un ingénieur chimiste qui a travaillé pendant trois ans aux Charbonnages de France comme responsable d'exploitation puis trois ans en Lorraine pour démarrer une usine de polyéthylène ; il envisage de mettre sur pied une entreprise de ramassages d'ordures mais l'insistance de sa mère qui souhaite lui voir reprendre la librairie finit pas le convaincre de revenir à Lyon et d'apprendre un nouveau métier auprès de son père. Pierre Decitre est un homme d'action et un bosseur : « *J'aime entreprendre, j'aime créer, j'ai la passion de l'entreprise*²³ ». Dès son arrivée à Lyon, il s'inscrit aux cours de la chambre de commerce et au Centre de Préparation aux Affaires d'Ecully : 18 mois d'un apprentissage assidu avant de prendre seul, la tête d'une librairie de 500m², ouverte sur plusieurs niveaux et qui emploie 40 personnes ; cette librairie qui bénéficie d'un fonds extrêmement diversifié porte désormais un nom qui correspond à ses activités et à son caractère familial : la librairie Decitre.



Figure 2. La librairie du Sacré Cœur avant qu'elle ne devienne la Librairie Decitre. Coll. Mme Françoise Decitre.

²² *Idem.*

²³ *Le Progrès*, 26/01/1988.

Pendant ces années de travail intense qui ont accaparé ses week-end, Pierre a trouvé de l'aide auprès de Roger Weil, avec qui il s'est lié d'amitié. Roger Weil qui, pendant l'occupation avait trouvé refuge, avec son père, dans la librairie Flammarion de la place Bellecour est maintenant à la tête des Librairies L, une coopérative qu'il a fondée en 1968 ; cette association aide les libraires à se former aux nouvelles techniques de gestion. Les Libraires L, auxquels se joint Pierre Decitre en 1976, sont pour moitié des héritiers qui veulent adapter la librairie familiale au nouveau visage de l'édition et de la diffusion et diversifier leur clientèle. C'est grâce à l'amitié de Roger Weil et aux conseils de l'association que Pierre Decitre devient un remarquable gestionnaire et un adepte des nouvelles technologies : il est le premier libraire à Lyon à utiliser l'informatique pour la passation des commandes. En 1977, comme les autres libraires, il se demande si son magasin tiendra la route face à la concurrence de la FNAC mais il fait partie de ceux qui, dans un premier temps se sont opposés au prix unique : « *c'était une erreur*²⁴ » avant de rectifier sa position.

Les années 1980 sont vécues sous le signe du dynamisme : Pierre Decitre est un libraire infatigable et un chef d'entreprise ambitieux et bouillonnant d'idées ; en novembre 1979, il a inauguré des locaux restructurés et réaménagés, le rayon littéraire s'est ouvert aux littératures étrangères et les rayons consacrés à la psychiatrie, à l'économie, se sont enrichis. La salle d'exposition d'art et artisanat en sous-sol a été remplacée par des rayons consacrés à l'actualité et au cinéma. Grâce à lui, la librairie s'est animée : elle présente ses nouveautés dans un bulletin qu'elle édite tous les 15 jours et organise des signatures mensuelles auxquelles participent Jean D'Ormesson, Pierre-Jakez Hélias, Yves Berger, Pierre Miquel, Vladimir Dimitrijevic, Alexandre Zinoviev : « *ces rencontres étaient fantastiques ; nous avions le sentiment d'être dans la vie des idées, dans la vie des hommes, c'était le côté le plus intéressant du métier. On vivait avec notre temps et c'était passionnant*²⁵ ». Pierre Decitre collabore régulièrement au journal des Librairies L et, à partir de 1978, il apparaît aussi à titre de conseil dans l'association des libraires lyonnais : « *À Livre Ouvert* » crée pour « *faire bouger le monde traditionnel du livre* » ; il participe au jury des prix littéraires de la ville de Lyon et à l'organisation des salons du livre à partir de 1988 et 89. Porté par sa réussite commerciale et guidé par l'idée que les libraires sont « *comme les boulangers, des commerces de proximité* », Pierre Decitre a ouvert deux nouveaux magasins dans la banlieue lyonnaise en 1982 et en 1985 ainsi qu'une papeterie

²⁴ Françoise Decitre, entretien.

²⁵ *Idem.*

au numéro 33 rue de la Charité. En 1988, il implante au 29 place Bellecour en face de la librairie historique, un « Decitre 2 », qui comporte une grande librairie internationale, une papeterie et des ouvrages scientifiques et économiques. Entretemps, il a tenté un nouvel essaimage sur le campus universitaire de La Doua à Villeurbanne pour satisfaire sa nouvelle clientèle d'étudiants et de chercheurs en créant une librairie de 180m² qui a la particularité d'être ouverte six mois sur douze pour s'adapter au rythme des étudiants.

Pierre Decitre, rompu au management moderne, a transformé l'entreprise familiale en une grosse PME qui fait travailler 85 personnes et dont le chiffre d'affaire s'élève à 90 millions de francs²⁶. Lorsqu'il fait sa promotion au Salon des Éditeurs en 1989, il possède cinq librairies et quatre papeteries. La librairie du Sacré Cœur qui a fait partie des plus anciennes librairies religieuses de Lyon est devenue une puissance capable de tenir tête à la FNAC ; elle doit sa conversion réussie à la personnalité de Pierre Decitre, un jeune patron performant, un libraire éclectique et insatiable qui a choisi d'évoluer en tournant le dos au passé.

Les héritiers : la dynastie Lardanchet

La librairie de la famille Lardanchet est aussi une maison d'édition est dirigée par les deux fils du fondateur : Armand (1899- 1965) et Paul (1901-1956) ; Armand, l'aîné, a pris la tête de l'entreprise à la mort de son père, en 1935 et Paul s'est associé à lui. Leur père, Henri Lardanchet, était en 1899 employé dans la librairie Roux située 2 rue Saint Dominique aujourd'hui rue Emile Zola ; il en a pris rapidement la direction, l'a rachetée et en a fait la Librairie catholique et d'art religieux qui se caractérise par un riche fonds de livres anciens, d'incunables, d'éditions originales et de manuscrits destiné les collectionneurs et les bibliophiles. En 1947, la librairie a perdu son caractère exclusivement religieux mais son fonds comporte toujours une importante collection de livres précieux répertoriés chaque année dans un catalogue de grande qualité ; cette collection toujours renouvelée de livres anciens et de manuscrits nécessite un important service de ventes ou d'achats de bibliothèques privées et d'expertises. Cette année-là, la mise sous séquestre de la librairie prend fin grâce à l'intervention de Raymond Aubrac ; trois ans plus tôt, sur l'insistance de l'auteur, Armand avait publié *Journal de la France : Mars 1939-juillet 1940* d'Alfred Fabre Luce et l'avait distribué

²⁶ Pierre Decitre, *Le Progrès*, 05/12/1989.

aux abonnés sans le soumettre à la censure allemande. En l'absence d'Armand, Paul avait été arrêté et enfermé à Montluc dans la même cellule que Raymond Aubrac : « *Un pétainiste convaincu se trouvait en position d'infériorité au fond d'une cellule de la gestapo. Paul Lardanchet était prisonnier de son milieu et de son métier*²⁷ ». Cette cohabitation inattendue avait rapproché les deux hommes qui s'étaient découvert un amour commun pour la poésie de Rimbaud et Paul avait laissé à son compagnon de cellule, le souvenir d'« *un homme pieux et loyal*²⁸ ».

Politiquement, les frères Lardanchet appartiennent à cette partie de l'élite culturelle lyonnaise très conservatrice qui a manifesté pendant la guerre son attachement à Vichy. Comme leur père qui était journaliste à France Libre, ils entretiennent des liens privilégiés avec Action française et nourrissent une grande admiration pour Maurras dont ils se sont fait les éditeurs officiels. Pendant l'occupation, la présence de Maurras à Lyon avec ses collaborateurs a contribué au rayonnement de l'entreprise ; elle a offert à la librairie une clientèle nouvelle et lui a permis d'accroître considérablement sa production éditoriale. Cet âge d'or éphémère a pris fin avec le départ des exilés et la maison d'édition a été contrainte de ralentir ses activités qui prendront fin en 1961. À la Libération, la librairie n'est pas inquiétée par l'épuration. Tavernier s'abstient de témoigner au procès d'un confrère mais les deux frères auront à « *souffrir de la calomnie française*²⁹ ». En 1963, la librairie prend le nom de Lardanchet. Elle a quitté les locaux de la rue Saint Dominique qui étaient menacés de destruction et s'est installée au n° 10 de la rue du Président Carnot où elle fait l'angle avec la rue Thomassin, ce qui lui permet de posséder deux vitrines. C'est un beau magasin de 240 m² qui a gardé un aspect traditionnel : façade verte et rayonnages de chêne ; l'ambiance y est réservée et un peu froide, l'accueil courtois et compassé. La librairie Lardanchet s'adresse avant tout à « *la bourgeoisie lyonnaise traditionnelle, bibliophile, intellectuelle et conservatrice*³⁰ », c'est « *une bonne librairie généraliste marquée à droite, impressionnante, intimidante : on hésite à y entrer*³¹ ».

En 1955, Paul meurt brutalement dans un accident de moto ; il avait ouvert, à Paris, une seconde librairie faubourg Saint Honoré, spécialisée dans les livres anciens les plus rares. C'était un érudit qui aimait faire partager le plaisir de la bibliophilie. Armand reste seul à la tête de la librairie lyonnaise ; il s'efforce de suivre comme son frère et son père, la grande tradition

²⁷ Aubrac Raymond, *Où la mémoire s'attarde* Paris, Odile Jacob, 2000.

²⁸ Aubrac Lucie, *Ils partiront dans l'ivresse*, Paris, Le seuil, 1984.

²⁹ *Le Bulletin des Lettres*, janvier 1957.

³⁰ Jacques Delrue, représentant chez Gallimard, entretien.

³¹ Claude Lebrun, libraire aux Nouveautés, entretien .

de la librairie ancienne et moderne. Il aime tellement les ouvrages anciens qu'il lui arrive d'acheter la totalité d'une bibliothèque particulière pour obtenir le livre qu'il désire. Grâce à lui, la librairie Lardanchet est devenue un véritable cercle littéraire ; elle diffuse un bulletin d'information bibliographique remarquable, le « *Bulletin des Lettres* » dans lequel il écrit sous le pseudonyme de Laroche Cardon. La librairie doit une part de sa renommée à cette petite revue verte qui commente l'actualité littéraire sans esprit commercial ; elle est l'organe du Cercle lyonnais des sélections qui choisit chaque mois deux livres à distribuer aux abonnés. Après sept années d'interruption dues à la guerre, le bulletin a repris en 1947 mais il a perdu de son influence et « l'esprit *d'indépendance et de franchise* » qu'il revendiquait est devenu hostilité et incompréhension à l'égard de la modernité. Armand meurt en 1965 et ses collaborateurs saluent « *la vertu de rayonnement et la noblesse de caractère de ce gentilhomme marchand*³² ». Son épouse va diriger la librairie jusqu'en 1974, date à laquelle son fils Henri sera en âge de prendre sa succession.

Lorsque le jeune Henri prend la direction de la librairie, il est diplômé en histoire de l'Art et s'est déjà distingué par son dynamisme au sein du groupe d'étudiants d'Action française et du mouvement royaliste ; en tant que libraire, il va être apprécié pour « *sa culture et son contact agréable* »³³. Il a reçu en héritage l'amour des livres : « *quand on a été élevé dans les livres, on a appris à les respecter, à les aimer* », mais il n'a pas eu le temps d'apprendre le métier auprès de son père : « *J'ai la fierté d'être ce que l'on peut appeler un self made man. Mon père est mort beaucoup trop tôt pour me transmettre l'ensemble de son savoir*³⁴ ». Pendant dix ans, il va se montrer très actif dans son domaine professionnel ; en 1977, il est président du syndicat des libraires de la région Rhône Alpes ; en 1978, il milite dans l'association des libraires lyonnais, « *À Livre Ouvert* ». Il n'hésite pas à moderniser sa librairie au cours des années 1970 en s'offrant de nouvelles vitrines et des rayonnages laqués de blanc ; il ouvre le premier étage aux clients et agrandit l'espace pour en faire un ensemble plus lumineux, plus accueillant mais l'ambiance reste calme et feutrée : ici on aime regarder les livres et on sait prendre le temps de palper une reliure.

Jusqu'en 1978, la librairie prospère : elle occupe le 4^e rang des librairies lyonnaises³⁵ et son chiffre d'affaire a progressé de 33 %, mais Henri Lardanchet reste prudent : « *N'allez pas*

³² *Bulletin des Lettres*, n° 259 du 15 juin 1965.

³³ Claude Lebrun, entretien.

³⁴ *Journal Rhône-Alpes*, 06/06/1978.

³⁵ *Idem*.

croire que ce genre d'activités rapporte beaucoup : on n'est jamais très riche en étant libraire ». À l'instar de tous les libraires indépendants, il sait qu'il aura du mal à résister à la concurrence de la grande distribution et que sa situation économique sera d'autant plus fragile qu'il a fait le choix des livres anciens et s'adresse à un public limité. En 1984, il doit se résigner à dissoudre la société créée par son grand-père et à vendre les locaux avant de s'adonner à sa passion : l'expertise.

Les héritiers : Flammarion-Bellecour et Lionel Cortès, un directeur tenace

La librairie Flammarion été fondée en 1908 par Ernest Flammarion est la troisième grande librairie traditionnelle de la place Bellecour et la seule à ne pas avoir de caractère religieux ; elle se différencie aussi par la présence et l'importance de ses rayons de livres scolaires puisqu'elle est la seule à fournir les écoles primaires et secondaires de l'enseignement laïque. C'est une grande librairie au décor traditionnel, parquet et rayonnage en bois qui offre, malgré ses dimensions, l'intimité d'une bibliothèque. Située au numéro 19 de la Place Bellecour à l'angle de la place Antonin Poncet, elle jouit d'un emplacement remarquable qui lui vaut d'être connue et fréquentée par tous les Lyonnais.

Durant la guerre, cette librairie a servi de bureau aux éditions Flammarion qui ont publié quelques ouvrages à Lyon. Elle a également servi de refuge à Frédéric Weil le président du syndicat des libraires et à son fils Roger, au moment où leur librairie rue Caumartin était aryanisée. Roger Weil deviendra le président des Librairies L et l'ami de Pierre Decitre. Au début de l'année 1947, la maison Flammarion est libérée des poursuites que menait la commission d'épuration contre ses éditions, les affaires reprennent et la courbe de prospérité de la librairie lyonnaise accompagne celle des éditions qui, en 1967, se classent au quatrième rang des éditeurs français. La librairie Bellecour est alors dirigée par Jacques Moussard de 1961 à 1976. À partir de 1967, Henri Flammarion, petit-fils d'Ernest, envisage de donner un nouvel élan à la branche librairie et lance une politique d'extension du réseau : à Lyon, il achète en 1968-69 la librairie Alsatia, voisine de la librairie Bellecour, qui devient « l'Annexe » et attire une clientèle nouvelle avec un fonds exclusivement consacré à la médecine, au droit et à la technique. En 1977, la librairie de la place Bellecour participe au mouvement de rénovation et d'agrandissement qui touche l'ensemble des librairies lyonnaises ; elle renonce à son décor

vieillot et à ses parquets grinçants : « *C'est la fin des allées étroites, des rayonnages démodés ...et des affreuses blouses bleues dont on affuble les vendeuses*³⁶ ».



Figure 3. La librairie Flammarion en 1977. Coll. particulière.

Les travaux d'aménagement vont lui permettre de doubler sa surface de vente qui se répartit dorénavant sur deux niveaux avec l'ouverture de belles caves voutées qui accueillent de nouveaux rayons consacrés aux disques et à la papeterie. Flammarion- Bellecour devient une librairie élégante aux larges baies vitrées et qui possède un fonds qui couvre tous les domaines : Lionel Cortès, directeur de la librairie depuis 1976 est à l'origine de cette métamorphose et il affiche sa satisfaction. C'est un optimiste ; en 1977, alors que l'arrivée de la FNAC inquiète ses confrères, il garde confiance, persuadé qu'avec un emplacement privilégié, de nouveaux services comme la pochothèque ou les rayons papeterie, il est mieux armé que les petits libraires. Lionel Cortès est un patron chaleureux qui a constitué une équipe familiale avec ses vendeurs et entretient par des fêtes une bonne ambiance de travail. Il se montre actif dans le milieu du livre lyonnais : en 1978, il préside avec Georges Péju l'association des libraires, il organise des signatures d'écrivains locaux, il participe aux Assises de Valence et à partir de 1988, il collabore avec Xavier Lejeune aux différents projets de salons du livre. En 1983, satisfait par ses résultats commerciaux, il entame une seconde période d'agrandissement ; il rachète l'école de couture située au premier étage et prend un designer prestigieux, Wilmotte,

³⁶ « Petit guide lyonnais des librairies » in *Lyon Forum*, n°12, déc. 1967-jan. 1968.

pour créer les meubles d'un élégant département informatique. Ces projets coïncident volontairement avec les travaux du métro qui ont commencé devant sa porte et provoquent des fosses béantes qui empêchent la clientèle d'accéder au magasin. En 1987, les travaux du parking souterrain de la place Le Viste entraînent à nouveau des nuisances et pendant que la FNAC et la librairie Decitre prospèrent, la librairie Flammarion subit quatre années de déficit.

Cortès broie du noir mais ne se décourage pas ; il entreprend la création du deuxième étage alors occupé par le club « Silk bridge » et choisit délibérément d'en faire un espace luxueux ; il demande à l'architecte parisien, Sylvain Dubuisson, de dessiner une mezzanine pour y installer des ouvrages d'art et limite les rayonnages au profit d'un café littéraire et d'un salon de 150 m² qui permettra d'inaugurer une stratégie nouvelle, celle de l'exposition : « *Notre métier c'est aussi de mettre en scène le livre, le faire sortir de ses pages l'animer*³⁷ ». Lorsqu'en décembre 1988, une fête salue la fin des travaux, Cortès dirige une librairie de 1600 m² où travaillent plus de trente employés. Elle est devenue la première librairie de Lyon et possède un fonds considérable. En 1989, Flammarion-Bellecour a retrouvé son équilibre budgétaire et Cortès se félicite d'être parmi les 5 premiers libraires de France. Sa réussite coïncide avec la prospérité du groupe : depuis 1981, la maison-mère qui avait subi un partage familial est redevenue l'unique actionnaire des magasins ; elle a intégré la librairie Arthaud de Grenoble et la librairie de l'Université de Dijon pour former avec la librairie Bellecour, la société « Flammarion 2 » dirigée par Vincent Drouhet. L'ensemble des sites Flammarion de la ville embauchent 60 personnes.

En 1989, Vincent Drouhet se félicite de voir la librairie Flammarion-Bellecour supporter allègrement la concurrence de la FNAC³⁸ à laquelle elle ressemble : même richesse de l'offre et même liberté de flâner dans les rayons ; il lui manque cependant ce qui fait l'attrait des autres librairies, un « vrai » libraire : « *Quand on a sous la main Péju et Bouvier à quoi bon aller chez Flammarion*³⁹ ? »

Les libraires de la Résistance : Raymond et Georges Péju

La Proue se revendique dès le départ comme audacieuse et progressiste. Située dans le centre de la ville, 15 rue Childebert, elle s'ouvre avec l'ambition de devenir « *le carrefour et le*

³⁷ Annick Buis, directrice des implantations Flammarion Lyon, entretien.

³⁸ *Le progrès*, 05/12/1989.

³⁹ François Montmaneix, entretien.

*témoin de toutes les entreprises culturelles de la ville*⁴⁰ ». La Proue est une histoire de famille : au départ, il y a Elie Péju (1901-1969) un homme déterminé et audacieux, formé par le parti communiste ; il a participé à la naissance de « *France Liberté* » avec Jean Jacques Soudeille puis de « *Franc-tireur* » dont il est devenu rédacteur en chef. Elie Péju a trois fils, Marcel, Raymond et Georges qui ont été résistants comme lui. Il leur a transmis le goût de la liberté et de la lecture : « *La lecture chez nous participait d'un certain art de vivre : mon père avait une bibliothèque littéraire et politique considérable*⁴¹ ». En 1947, Marcel, l'aîné, est journaliste et secrétaire de la revue des *Temps Modernes*, Raymond a perdu une jambe dans les combats du maquis et Georges le plus jeune (17 ans) est de santé fragile. Pour venir en aide à ses deux derniers fils, Elie Péju vend son entreprise de déménagement et ouvre une librairie qu'il leur confie. Raymond en prend la direction et Georges apprend le métier à ses côtés. Dans le Lyon d'après-guerre engoncé dans un conservatisme politique et culturel, La Proue va faire souffler un vent du large marqué par cet esprit de résistance pour laquelle toute la famille a combattu. Les frères Péju vont exercer leur métier avec une ardeur de militant et une ouverture d'esprit exceptionnel : « *Au sortir de la guerre l'expression écrite et sa diffusion nous apparaissait comme un moyen de lutte et de liberté*⁴² ». Ils veulent connaître et suivre tous les courants novateurs, toutes les tendances de la littérature contemporaine ; dès le départ, leur librairie se distingue par la variété et l'audace de ses hommages, Antonin Artaud, Sartre, Breton, et par le nombre de ses revues surréalistes, *La Brèche, Harangue, Hellébore, Cimaïse, Artitude, Bizarre, Carton, Opus...* ; elle soutient les gloires du Nouveau Roman, Nathalie Sarraute, Claude Simon et toutes les publications de Jérôme Lindon qui est l'ami de la famille et diffuse la littérature américaine. La Proue se caractérise par la richesse de son fonds et l'importance de son stock ; Georges avoue qu'il aime « *voir sa boutique bourrée de livres jusqu'à la gueule*⁴³ ». Autour de ce lieu hors du temps, les frères Péju inventifs et infatigables déploient leur activité : ils participent à la création de la Société des Lecteurs en 1952, ils fondent le Club des libraires de France pour rééditer des livres rares, ils diffusent la lecture dans les organismes sociaux et sont les premiers à mettre au point un système d'office avec la Bibliothèque municipale. Progressivement, Georges a trouvé sa place auprès de son frère aîné et imposé son style dans l'animation de la librairie. Subversif, libertaire, il a le souci de défendre ses idées et ses amis : il appuie activement Roger Planchon et le théâtre de la Cité dont il rédige le bulletin, il travaille

⁴⁰ Raymond Péju in « *La Proue, une librairie au XX^e siècle* », DVD, 2002.

⁴¹ Georges Péju, in « *La Proue, une librairie au XX^e siècle* », DVD, 2002.

⁴² *Le Monde*, 31/03/1995.

⁴³ Georges Péju, in « *La Proue, une librairie au XX^e siècle* », DVD, 2002.

avec la galerie Folklore d'Henri Michaud ; il se lie avec Chardère, diffuse les premiers numéros de *Positif* et tente d'éditer sa propre revue de cinéma *Art Sept*. Soutenu par sa femme, Françoise, il réussit à faire de la librairie un lieu de sociabilité original. Celui-ci :

[...] tient plus du salon littéraire que de la librairie : les gens y passent, Planchon, Erlo, Bouchet, Schoendorf et les libraires les présentent les uns aux autres ; la Proue, c'est en quelque sorte la maison de la culture que Pradel, le maire, n'a pas voulu, un fleuron de Lyon au même titre que le théâtre de la Comédie ou le ciné-club Pax⁴⁴ .

Les frères Péju ont la passion du métier comme José Corti qui est leur maître à penser. Raymond, l'aîné, est un « *homme petit, tout rond, bien enveloppé⁴⁵* » qui impose son autorité du haut du premier étage où il a installé son bureau. C'est lui qui s'occupe des réalités commerciales et qui se rend régulièrement à Paris pour avoir des rapports avec le ministère ; « *il s'est beaucoup engagé pour le prix unique et il y a contribué très fortement. Il avait un côté provocateur de service* ». Raymond Péju, l'ancien résistant, est resté un lutteur, « *un grand militant capable de prendre des risques⁴⁶* ». Il fera de la Proue, « *la librairie du courage⁴⁷* » en affichant les engagements anticolonialistes de la famille pendant la guerre d'Algérie et ses espoirs révolutionnaires en 1968, une époque où le jeune Glucksman était un assidu de la librairie. Il s'engagera dans la lutte contre la FNAC en devenant vice-président de l'APU et président de l'USLF.

Georges Péju s'active au rez-de-chaussée parmi les clients auxquels sa silhouette mince, toujours vêtue de noir et sa gueule de poète, sont devenues familières. Il arbore « *une longue crinière blanche à la Léo Ferré et son œil pétille derrière ses lunettes⁴⁸* », son indémodable lacet noué au col de sa chemise trahit son goût de la fantaisie et une certaine impertinence. C'est un homme affable, discret mais tenace, un passionné de théâtre et un libraire prêt à s'engager dans toutes les manifestations littéraires ; il est actif au Centre national du livre et à partir de 1982, il assume les fonctions de secrétaire-général à l'ARALD. Face à ses clients, il aime se

⁴⁴ Bernard Chardère, in « *La Proue, une librairie au XX^e siècle*, »DVD, 2002.

⁴⁵ Robert Bouvier, entretien.

⁴⁶ Robert Bouvier, entretien.

⁴⁷ *Idem*.

⁴⁸ *Le Monde*, 09-10/11/1989.

définir comme un « *découvreur et un aiguilleur : Je dois donner le bon livre au bon lecteur sans connaître l'un aussi bien que l'autre*⁴⁹ ». Les deux frères sont antinomiques mais complémentaires et à partir de 1961 la présence de Françoise, « *lyrique et généreuse*⁵⁰ » contribue à unir cette famille qui a fait du métier de libraire, une ligne de vie. Les Péju aiment s'entourer de gens qui leur ressemblent : ils entretiennent des relations avec les auteurs, favorisent les contacts avec les éditeurs, les directeurs littéraires et surtout privilégient une relation amicale avec les lecteurs qui sont leurs « *complices*⁵¹ ». Cette relation particulière qu'ils entretiennent avec les clients, ils la font naître dès 1952 en adjoignant à la librairie, un espace d'exposition au premier étage qui leur permet d'être vraiment le lieu de rencontres dont ils ont rêvé. Grâce à la présence de cette galerie, la librairie cesse d'être un lieu fermé, réservé à quelques initiés pour devenir un lieu ouvert où l'on peut entrer sans intention commerciale ; au début des années 1970, lorsque tous les libraires se modernisent et s'agrandissent, les Péju gardent leur petite librairie de 200 m² mais développent leur activité de galeristes en ouvrant au 3^e étage l'« l'Espace Garamond », qui emprunte son nom à G. Lévis Mano, poète, éditeur et typographe qui avait choisi ce pseudonyme pour signer ses écrits clandestins pendant la guerre. Lévis Mano appartient au Panthéon des Péju, tout comme Lorca, Éluard, Seghers, Neruda, Pessoa, Cendrars, Fortini, qui feront l'objet d'expositions successives.

Parmi les manifestations qui animent L'Espace Garamond, on retiendra les hommages rendus à des écrivains très divers, Georges Orwell, Lewis Carroll, Arthur London, William Faulkner, Jean Giono... des conférences, des expositions thématiques sur le théâtre avec Brecht et Genet, le cinéma avec Fritz Lang, la photographie avec Depardon, des conférences sur José Corti, Trotski ou la Résistance lyonnaise. Dans cette activité comme dans l'autre, les Péju s'efforceront de faire partager leurs passions et d'être fidèles à leur idéal.

En 1977, lorsque la bataille s'engage contre la FNAC et la grande distribution, les Péju en prennent la tête. Raymond Péju aux côtés de Jérôme Lindon mènera la lutte jusqu'au bout, fidèle à l'idée familiale qu'on peut améliorer son propre sort en améliorant celui de tous. En 1989, le chiffre d'affaire de la librairie s'essouffle un peu. Elle souffre comme toutes les autres de la concurrence des grands magasins spécialisés mais son rayonnement se poursuit à travers les expositions, les rencontres et les débats de l'Espace Garamond. Quarante après son

⁴⁹ *Le Monde*, 31/03/1995.

⁵⁰ Marie Claude Schoendorff, entretien.

⁵¹ *Idem*.

ouverture, la Proue est devenue une véritable institution lyonnaise mais il y a toujours sur ses rayonnages quelques exemplaires des premiers livres vendus : « *La littérature que l'on défendait, il y a 40 ans : on y croit toujours*⁵² ».

Une librairie de la renaissance : Guy Dubreuil « un communiste novateur »⁵³

La Librairie Nouvelle s'inscrit dans le réseau des librairies de la Renaissance dont le P.C.F. se dote au lendemain de la guerre pour agir sur son terrain d'action politique privilégié : le monde du livre et de la lecture. Ouverte en 1953, elle est d'abord située à l'angle de la rue de la Charité et de la rue Dauphin au-dessous du journal *La République* avant d'emménager rue du Plat où elle est gérée successivement par Marius Tardivier de 1955 à 1963, un militant syndical de l'industrie des Métaux CGT, et par René Marthoud. C'est le lieu de vente privilégié des éditions du PCF et des éditions en langue française des pays socialistes avec lesquels les communistes multiplient les échanges culturels ; fidèle aux orientations du Parti envers la jeunesse, la librairie a réservé une salle aux éditions La Farandole et Vaillant ; avec Chant du monde, elle propose aussi les séries musicales à succès, folklore, chants révolutionnaires et toute la musique soviétique de Richter à Oistrack. L'aspect de cette librairie aux dimensions modestes et au décor vétuste avec son parquet et ses rayonnages de bois où les ouvrages sont méticuleusement rangés contraste avec l'esprit audacieux qui l'anime et son activité de ruche bourdonnante ; au cours des années 60, elle est assidument fréquentée par les étudiants et les intellectuels proches du Parti Communiste qui viennent dialoguer ou assister aux rencontres qu'elle organise avec des écrivains : André Stil, Bernard Clavel, Pierre Gamarra, des historiens : Maurice Moissonnier, Fernand Grenier, Simone Bertrand, des hommes politiques : Jean Kanapa et des personnalités du monde du spectacle, Armand Gatti, Colette Magny, Guy Leclerc et Roger Planchon. La librairie vit au rythme des conférences liées à « La semaine du Livre marxiste » qui coïncide avec celles de « La Pensée Marxiste » ; elle organise la « Semaine du Livre soviétique » et la « Quinzaine du Cercle d'art » ; elle participe aux conférences de l'Université nouvelle. Elle est en même temps un lieu d'exposition et un relais culturel qui distribue des places pour le théâtre de la Cité, le théâtre de la Comédie et des cartes d'abonnement au ciné-club Action.

⁵² *Le Monde*, 29/03/1987.

⁵³ Fernandez Alonso, entretien.

En 1974, René Marthoud cède la place à Guy Dubreuil et lui confie les rênes d'une librairie qui se porte bien ; comme les 39 librairies du réseau, elle bénéficie du marché des ouvrages politiques et idéologiques et ne souffre pas de la crise du livre. Sa prospérité lui permet d'envisager des travaux de modernisation et d'agrandissement, mais devant la difficulté de trouver un projet de rénovation qui convienne à tout le monde, elle ferme ses portes et la fédération organise son déménagement. La fermeture de la librairie laisse ses habitués nostalgiques et leur donne « *une sensation de vide : c'était un lieu culturel, une librairie marxiste liée à la résistance et aux Universités populaires. J'y trouvais tous les poètes d'Aragon à Maïakovski*⁵⁴ ». Pour les militants qui se souviennent de l'avoir défendue en 1956 contre des jets de pierres pendant les événements de Hongrie et d'y avoir acheté en 58 le livre censuré d'Alleg, c'est un lieu qui avait « *un petit parfum d'interdit*⁵⁵ ». Le choix d'un emplacement est un nouveau sujet de débats ; on envisage d'exiler la librairie à Vénissieux jusqu'à ce que Jacques Rey et son groupe d'architectes, le GERAU⁵⁶, propose de la reconstruire à Lyon, au cœur d'un quartier menacé : celui de la rue Mercière. Jacques Rey est entouré de jeunes confrères avant-gardistes qui, comme lui ont rejoint le PC en 1967 ; enthousiasmés par l'expérience d'urbanisme alternatif qu'a mené le PCI à Bologne, ils se lancent avec enthousiasme dans ce double projet de réhabiliter un centre historique et de concevoir une nouvelle librairie qui en sera « *l'énergie* ». Au sein du Parti, Jacques Rey trouve un appui décisif auprès de Guy Dubreuil, le nouveau directeur ; bien qu'isolé dans son propre camp, Dubreuil comprend la nouveauté de la démarche et l'enjeu politique : « *Il s'est mouillé dans cette aventure qui consistait à réinventer une économie à partir du tissu urbain et à sauver les quartiers historiques qui servent de repères identitaires*⁵⁷ ». Guy Dubreuil a un allié de poids : Roger Capiévic le secrétaire de la fédération : « *Capiévic avait de l'ambition ; c'était un homme de culture, il a débloqué les choses et donné carte blanche à mon mari pour ouvrir cette librairie*⁵⁸ ». La nouvelle librairie est inaugurée en septembre 1974 en présence de Guy Hermier, de Max Paul Fouchet et de Jean Thibaudeau. C'est la plus grande et la plus moderne du Parti. Elle dispose de 400 m² répartis sur trois niveaux, sous-sol, rez-de-chaussée, mezzanine qui s'organisent à partir d'un système de circulation-promenade ; le circuit ménage des espaces calmes et propices à l'examen des livres et aboutit sur un espace central conçu comme une place

⁵⁴ Patrick Laupi, *Libération*, 04/10/1991.

⁵⁵ Ugo Ianucci, *Libération*, 04/10/1991.

⁵⁶ Groupe d'Études et de Recherche en Architecture et Urbanisme.

⁵⁷ Jacques Rey, entretien.

⁵⁸ Françoise Sorais, militante au PC et compagne de Guy Dubreuil, entretien.

publique pour favoriser les rencontres et les discussions. Le concept de vitrine a été écarté pour mettre en valeur la modernité du décor intérieur et son élégance rouge et noir. L'équipe du GERAU a réalisé un « *lieu magnifique sur les bords de Saône* »⁵⁹ et la réussite commerciale est immédiate : le chiffre d'affaires de la librairie décuple en l'espace d'un mois.

Jacques Rey a gagné son pari : un nouveau pôle culturel va se développer autour de la librairie qui est rejointe en 1975 par le théâtre des Ateliers de Gilles Chavassieux et par les bureaux d'études du GERAU : c'est une victoire pour les militants : « *le Parti communiste gouvernait la rue Mercière*⁶⁰ ». Cette librairie construite par et pour les jeunes intellectuels du Parti, devient immédiatement un des « temples » où se rassemble une nouvelle génération d'artistes, celle de Schoendorff, Janoir, Jim Leon, Rajak Ohanian, très influencée par l'aventure de Planchon et dans laquelle ont pris place de jeunes architectes rebutés par le provincialisme académisant. Ces jeunes créateurs proches du PC se définissent comme « *les enfants d'Henri Lefebvre* », ils aiment se rencontrer aussi à la librairie la Proue et au ciné-club de Bernard Chardère.

Guy Dubreuil, le nouveau dirigeant est un homme issu des rangs ouvriers comme tous les libraires du réseau communiste ; il est né le 6 juillet 1929 dans un petit village de l'Allier dans une famille pauvre : le père est pensionné de guerre et la mère fait les ménages. À 6 mois, il est atteint de la poliomyélite et gardera une jambe atrophiée. Cette infirmité l'oblige à manquer l'école mais lui attire la sympathie des instituteurs qui lui prêtent des livres : « *Il a beaucoup lu. Il a eu une autre vie ; il s'en est débrouillé de cette jambe ; il n'a pas fait énormément d'études ; il s'est formé sur le tas ; à l'époque on se formait sur le tas*⁶¹ ». En conflit permanent avec son père, il quitte la maison familiale très jeune et se cherche une nouvelle famille qu'il trouvera au PCF en 1947. Là, encouragé par les anciens, il poursuit ses lectures et son instruction : « *Loin de sa famille, il aurait pu mal tourner mais il aimait aller à la rencontre des autres ; c'était quelqu'un de fidèle à ses opinions sans être fermé ; il était ouvert et critique, capable d'écouter* ». Dans un premier temps, il collabore à un petit journal de l'Allier, « Valmy » ; « *Il a tout appris dans ce petit journal qui a beaucoup compté dans sa vie de militant* ». Lorsque Valmy disparaît, Dubreuil est envoyé à Lyon travailler à *La République* où il baigne dans une atmosphère d'après Résistance qui va le marquer. Renvoyé du journal, il met fin à ses débuts de journaliste et entre comme ouvrier dans une grande

⁵⁹ Lucien Marest, *Lettre à Françoise Sorais*, 30/12/2014.

⁶⁰ Jacques Rey, entretien.

⁶¹ Françoise Sorais, entretien.

entreprise chimique de Vénissieux, l'entreprise Maréchal. En 1966, il devient responsable syndical de L'Union syndicale des travailleurs de l'industrie chimique, l'USTIC. De son expérience de journaliste, Guy Dubreuil a gardé le goût de l'écriture et une ouverture sur le monde culturel : avant d'être libraire, en compagnie de Lucien Marest, il a encouragé Planchon à venir aux portes de Rhône Poulenc, il s'est battu pour que le théâtre du 8^e soit attribué à Maréchal et il a collaboré aux expositions organisées par les Travailleurs et les arts. C'est un homme charismatique : son passé de syndicaliste lui a appris à souder une équipe : « *Il rendait le travail exaltant. Il avait un humour torride, des convictions profondes et un grand amour de la liberté. Avec lui tout était possible*⁶² ». C'est aussi un esprit indépendant : « *il était assez rebelle avec le parti ; il imposait ses exigences avant de faire de la publicité pour les éditions communistes*⁶³ ».

Guy Dubreuil souhaite renouveler l'image de la librairie en commençant par constituer un fonds moins théorique qui s'adresse à un public plus large : « *La librairie nouvelle lutte pour la diffusion des idées marxistes mais va bien au-delà de son idéologie* ». Grâce à lui, la librairie devient vite un lieu animé d'exposition et de rencontres : on y croise des éditeurs, des poètes : Henneuse, Roger Kowalski, Patrick Laupin, Roger Dextre, Paul Hickin, Eugene Durif, qui sont en même temps des clients et des amis et des personnalités comme Aragon, Alleg, Bourdieu, Ralitte. C'est un lieu de débats « *où les intellectuels, les artistes, les militants, les lecteurs trouvent un accueil intelligent et chaleureux*⁶⁴ ».

La librairie emploie alors onze personnes et poursuit son activité de librairie militante et itinérante en diffusant les livres dans les comités d'entreprise de Rhône-Poulenc, Berliet, Air Liquide ; elle organise des tables de livres dans les fêtes du parti ou de la CGT et dans les centres sociaux des banlieues communistes : « *Notre zone d'influence dépassait Lyon et sa banlieue : nous allions jusqu'à Clermont-Ferrand chez Michelin et dans le Jura. Dubreuil voulait porter la lecture partout pour favoriser l'émancipation des couches populaires*⁶⁵ ». Guy Dubreuil est un militant de la lecture : il croit à l'éducation par le livre et entretient un vaste rayon de littérature jeunesse. En 1978, il accepte d'être secrétaire de l'Association « *À Livre Ouvert* » parce qu'il veut « *lutter à la fois contre l'élitisme et la production de masse qui transforme le livre en objet* ». On le retrouve aux côtés de Bernard Lesfargues et des éditions

⁶² Catherine Lavergne, militante et employée à la Librairie Nouvelle, entretien.

⁶³ Jean-Claude Jaudon, militant et salarié de la Librairie Nouvelle, entretien.

⁶⁴ Lucien Marest, *Lettre à Françoise Sorais*, 30/12/2014.

⁶⁵ Catherine Lavergne, entretien.

Fédérop pour publier des ouvrages sur l'histoire ouvrière lyonnaise ; il accompagne très activement Raymond Péju et Jérôme Lindon dans la lutte contre la FNAC. Aux Assises de Valence, il reprend les thèses du manifeste pour le livre et dénonce l'état « *préoccupant* » de la lecture, « *les conditions de vie qui ne donnent pas des raisons de lire et un pouvoir d'achat suffisant pour acheter les livres* ». Jusqu'en 1980, la librairie Nouvelle est une réussite culturelle et commerciale ; elle est, avec la librairie Racine à Paris, la plus importante des librairies de la Renaissance du point de vue du chiffre d'affaires, mais les années qui suivent sont plus difficiles ; la concurrence de la grande distribution ralentit son activité : le local devient trop grand et le personnel trop nombreux. En 1986, la librairie est mise en redressement judiciaire. En 1989, Guy Dubreuil prend sa retraite : « *Ce fut une grande et belle aventure que j'ai vécue ; j'y ai côtoyé de grands intellectuels, Wurmser, Andrieu et bien d'autres...* ». Son départ est endeuillé par les licenciements et la perspective de la fermeture de sa librairie qu'il confie à ses camarades : « *Je ne peux pas partir à la retraite sans vous dire de veiller sur son devenir politique et culturel*⁶⁶ ». Quelques vieux militants ont regretté de ne pas retrouver, dans cette librairie du quai saint Antoine, l'ambiance qu'ils aimaient rue du Plat ; ils lui ont reproché d'être devenue une librairie ordinaire : « *la pensée marxiste n'y brillait plus comme après la Libération* », mais tous se sont accordés à trouver que la Librairie Nouvelle avait « *quelque chose d'émouvant* » et que sa fermeture « *leur donnait une sensation de vide. J'y ai acheté récemment les thèses de Marx sur les matérialistes anciens. Je ne pourrai pas les trouver ailleurs*⁶⁷ ».

Le retour de la tradition : Robert Bouvier, un libraire à contre-courant

Au cours des années 1970, tandis que La Proue et la Librairie Nouvelle s'inscrivent dans l'histoire lyonnaise, on assiste à la renaissance d'une librairie qui s'inspire de la tradition élitiste et bourgeoise, Les Nouveautés. Créée en 1890 et installée au 26 de la place Bellecour, la librairie des Nouveautés est une des plus anciennes librairies de la ville ; elle fait partie de la catégorie des librairies traditionnelles qui ont hérité de la pratique du cabinet de lecture. En 1953, elle a été rachetée par un psychiatre, Jean Carrier qui gère un fonds spécialisé destiné à une clientèle de médecins. En 1970, lorsque Robert Bouvier la reprend à son compte, il décide de s'adapter à la clientèle : « *C'était la librairie des psychiatres, une librairie des sciences humaines. J'ai continué dans cette direction* (entretien). Il se lie avec le Groupe Lyonnais de Psychanalyse, qui a installé son cabinet rue Sala, à deux pas de la librairie et participe dorénavant à leurs

⁶⁶ Guy Dubreuil, discours de départ à la retraite.

⁶⁷ Roger Dextre, *Libération*, 04/10/1999.

colloques annuels et mensuels. Robert Bouvier est un homme qui appartient à « *la droite bourgeoise classique ; il n'a pas de formation universitaire mais c'est un libraire intelligent*⁶⁸ » et un bon gestionnaire. Il a eu du mal à trouver le lieu où il serait pleinement libraire, une profession qu'il entend vivre comme « *une passion amoureuse* ». Après avoir appris son métier à la Proue en 1965 et 1966, auprès de Françoise Péju qu'il considère comme « *une référence incontournable* », il est entré à la Librairie du Lycée, puis à la librairie Les Feuilles Vives de M Benveniste, 47 rue Victor Hugo avant de racheter la librairie du Parc, « *vieille sale et triste* » où il ne se plaisait pas. Finalement c'est aux Nouveautés qu'il trouve sa place en découvrant que ce lieu a « *une dimension humaine, une âme*⁶⁹ ».

La librairie des Nouveautés a en effet le charme des vieilles librairies d'autrefois : elle a gardé sa façade verte traditionnelle et la chouette qui lui sert d'enseigne mais c'est une petite librairie ; il faut l'agrandir en fabricant des rayons coulissants qui doublent la capacité de rangement et permettent d'entretenir un stock plus important. Le fonds est déjà composé d'ouvrages de médecine et de littérature générale : il l'oriente vers les sciences humaines, la philosophie, la sociologie, la poésie et ajoute un important département de livres d'art ; Bouvier recherche des livres « *exigeants, hors mode* » pour faire des Nouveautés une librairie de caractère, une librairie universitaire, intellectuelle qui s'adresse à l'intelligentsia lyonnaise. Dans ce lieu qu'il conçoit comme « *un salon philosophique et littéraire* », Robert Bouvier reçoit. Il a l'allure chic et décontracté d'un *gentleman farmer* ; c'est un chasseur passionné qu'un coup de fusil a privé d'un œil, un terrien « *qui a besoin d'arbres, de lever du jour et d'oiseaux* » et qui avoue « *aimer la forêt autant que les livres* ». Tout en écoutant les émissions de France Culture, il organise de manière soignée de très nombreuses rencontres, trois à quatre par mois qu'il réserve aux artistes lyonnais : Kowalski, Calaferte, Montmaneix, Laupin, Dextre, Salager. Tous viennent signer dans la rotonde fleurie au fond du magasin où « *Bouvier savait accueillir les auteurs, les poètes en particulier. Il s'intéressait à eux*⁷⁰ ».

Robert Bouvier aime s'entourer de fidèles. L'auteur fétiche de la librairie, *son totem* est Charles Juliet, ami et voisin dont les ouvrages sont en permanence exposés à l'accueil. On croise parmi les habitués les peintres Truphémus et Schoendorff qui habitent le quartier et une foule d'artistes qui ont un compte à la librairie et paient de temps en temps ; on y croise aussi des hommes politiques de droite comme Charles Million. Claude Lebrun est la seconde

⁶⁸ Marie Claude Schoendorff, entretien.

⁶⁹ Robert Bouvier, entretien.

⁷⁰ François Montmaneix, entretien.

personnalité des Nouveautés ; entré comme stagiaire, il se prend de passion pour les sciences humaines et renonce à son projet d'ouvrir une librairie musicale. Doué d'une mémoire redoutable, il connaît parfaitement le fonds dont il a la responsabilité : « *il décrypte au quart de tour votre question sur un auteur dont vous écorchez le patronyme et ignorez l'éditeur*⁷¹. » C'est « *un bibliophile plus ouvert que Lardanchet, consensuel et mélomane*⁷² », un libraire affable, discret, compétent, « *un homme quintessentiellement du livre*⁷³ ». Dans l'ambiance feutrée et studieuse de la librairie, il fait bon discuter des dernières parutions avec Claude Lebrun.

En 1977, comme ses confrères, Robert Bouvier redoute l'arrivée de la FNAC avec ses projets de discount : « *Quand on n'a que le livre avec ses marges (40 %) ce n'est pas terrible et en plus on fait des remises au public parce que les gens qui rentrent dans une librairie n'ont pas tous l'argent pour acheter des livres* ». Partisan du prix unique, il entre à l'APU aux côtés de Raymond Péju : « *Sans le prix unique c'est tout le système qui s'écroule, il n'y aura plus d'éditeurs, il n'y aura plus de librairie indépendante* ». Il adhère aussi à L'Œil de La Lettre, un groupement de librairies qui se constitue en 1980. Face à la FFSL dont les membres les plus importants tiennent à garder le pouvoir de décider du prix du livre, ce groupement de libraires auxquels participent les éditions de Minuit s'engage, dans la lutte contre les grands groupes de diffusion du livre et défend le prix unique. Robert Bouvier recrute des libraires spécialisés comme lui dans la littérature et les sciences humaines et leur propose des pratiques inédites pour s'imposer comme acteurs de la vie culturelle ; c'est un groupement exigeant qui aide ses adhérents à se constituer un fonds composé d'ouvrages de qualité, des ouvrages rares que peu de librairie diffusent parce qu'ils sont difficiles d'accès : « *J'ai fait partie de l'Œil de La lettre dès sa naissance. Nous avons le même état d'esprit, la même conception de choses et nous défendions la même cause. C'était une famille* ».

En 1981, La loi Lang apaise les inquiétudes de Robert Bouvier ; en 1985, la librairie des Nouveautés est toujours la plus petite de la place Bellecour mais elle continue à résister à l'ouverture de la FNAC ainsi qu'à l'extension de Decitre et de Flammarion. Elle doit sa longévité à un mécène, l'industriel Napoléon Bullukian. Cette figure emblématique des milieux d'affaires lyonnais et de la franc-maçonnerie est ami d'Edouard Herriot puis de Louis Pradel qu'il a rencontrés au parti radical. Cet émigré arménien a bâti une fortune en lançant d'énormes programmes de constructions d'immeubles et il en fait profiter le monde des arts et des lettres.

⁷¹ Françoise Biver, *Chronique des années 2000*, nov. 2007.

⁷² Jacques Delrue, représentant Gallimard, entretien.

⁷³ François Montmaneix, entretien.

Robert Bouvier qui est à la fois le locataire et le voisin de la fondation Bullukian bénéficie de ses largesses : « *la Fondation a été toujours d'une extrême générosité : mon loyer était très modéré compte-tenu de la qualité de mon emplacement ;* » en échange, il lui apporte une forme de renommée avec sa clientèle.

À deux reprises, Robert Bouvier fera des incursions dans le monde de l'édition et de l'écriture avant d'assumer, avec humilité et dérision, le métier de libraire, qui consiste à « *découvrir de jeunes poètes et à leur donner une chance d'exister* ». Grâce à lui, la librairie des Nouveautés a trouvé sa place entre tradition et modernité ; il en a fait un espace de rencontres inédit et un lieu d'accueil pour les poètes lyonnais : « *elle était notre anneau dans le port, notre centre d'attache, un endroit irremplaçable* »⁷⁴.

Des libraires différents : Michel Boyrivent, l'audacieux

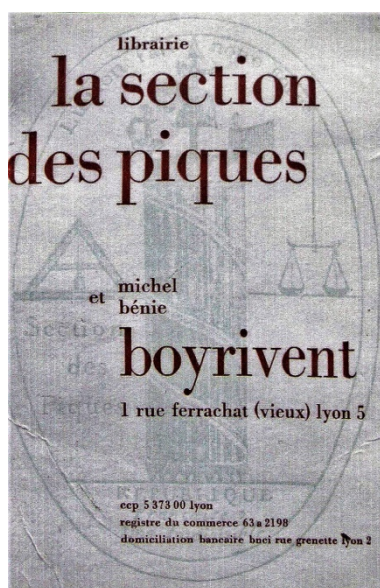


Figure 4. Carte de fidélité dessinée par Francis Deswartes.
Coll. Rosa Deswartes.

Pendant que le Tout Lyon se presse aux signatures organisées dans la librairie-salon de Robert Bouvier, l'esprit de mai 1968 se manifeste dans des petites librairies marginales, ouvertes sur le monde. Ce sont les librairies différentes, terme donné par les diffuseurs à ces librairies militantes qui n'entrent pas dans les trois niveaux. La première a vu le jour en 1964. C'est « *une petite librairie anarchiste chic et snob*⁷⁵ » qui a ouvert ses portes sous l'égide de Pauvert. Elle porte le nom de la cellule où a été enfermé le marquis de Sade, La Section des Piques et s'est installée rue Ferrachat sur la rive droite de la Saône, dans le Vieux Lyon dont elle possède le charme Renaissance. Bien que sa vitrine se place délibérément sous le signe de la pensée révolutionnaire avec des posters du Che, de Castro, d'Ho chi Minh et de Giap, elle possède un fonds assez

varié de livres consacrés aux sciences sociales, au cinéma, au théâtre et à la poésie : « *C'est une petite librairie d'avant-garde qui propose des livres de politique et de poésie, des nouveautés, de la bonne littérature et des éditions rares*⁷⁶ ». La Section des Piques est née de la volonté d'un

⁷⁴ François Montmaneix, entretien.

⁷⁵ Madame Cottavoz, mère de Michel Boyrivent, entretien.

⁷⁶ *Idem*.

artiste céramiste, Michel Boyrivent qui a du mal à vivre de son art à cause de ses problèmes de santé ; audacieux, inventif, il s'installe dans un local offert par la mère de sa compagne Bénédicte Deswartes et entreprend avec cette dernière, « *de vendre des livres que l'on ne trouve pas dans les librairies classiques. C'était un projet complètement hors du commun : ils avaient une audace qu'on n'a plus aujourd'hui*⁷⁷ ». Les débuts de la librairie sont prometteurs et vécus dans l'enthousiasme ; Michel Boyrivent s'entoure d'une élite littéraire, Maspero, Seghers, Corti et consacre une soirée « *dont tout le monde se souvient*⁷⁸ » aux éditions Pauvert en présence de Jean Jacques Pauvert et de Régine Desforges. Il organise des expositions et des signatures avec les artistes locaux mais la librairie trop originale, trop petite et surtout mal gérée, ne parvient pas à durer ; elle ferme ses portes en 1968 : « *C'était une librairie impensable, un lieu intimiste, un refuge qui accueillait les poètes lyonnais, Salager, Kowalski, Auzias et les choyait*⁷⁹ ».

Des libraires différents, Bernard Lesfargues, « un homme qui ne s'avoue jamais vaincu »⁸⁰

Fédérop, doit sa création à Bernard Lesfargues professeur d'espagnol et militant fédéraliste. Intéressé par le livre, il rachète en 1969 une minuscule librairie dans une petite rue sombre du quartier Saint Jean, 7 rue des trois Maries et l'appelle Fédérop en référence à la Fédération européenne. Il ne sait pas vraiment ce qu'il va en faire, mais il aimerait créer un lieu de contact autour du livre qui rassemblerait le petit groupe des fédéralistes européens et les gens croisés en 1968, « *L'idée était de réunir les mouvements mis en évidence par Mai 1968 : fédéralistes, régionalistes, autonomistes, libertaires pour qu'ils puissent se parler au lieu de se mordre*⁸¹ ». Lors d'un séjour à Paris, il rencontre Pierre Gilles Flacsu, un jeune fédéraliste qui fait de vagues études de journalisme et cherche un projet professionnel : il lui propose de prendre la responsabilité de la librairie et Flacsu accepte malgré son inexpérience : « *je ne savais rien, je ne connaissais pas les circuits économiques, je ne savais pas où on achetait les livres ni comment on faisait tourner les choses ; il fallait apprendre et j'ai appris le métier sur le tas*⁸² ». Il prend la librairie en main dès 1969, alors qu'elle n'en est qu'à ses balbutiements et va

⁷⁷ Rosa Deswartes, entretien.

⁷⁸ *Idem.*

⁷⁹ François Montmaneix, entretien.

⁸⁰ Michelle Lesfargues, entretien.

⁸¹ Bernard Lesfargues, entretien.

⁸² Pierre Gilles Flacsu, entretien

la gérer jusqu'en 1978. Dès les premières années, Fédérop s'impose comme un lieu atypique et animé : c'est à la fois une librairie, un centre culturel qui vit au rythme des semaines ibériques, grecques ou tchécoslovaques et une association de quartier qui défend les habitants menacés d'expulsion par le projet de réhabilitation du Vieux Lyon. La librairie à laquelle Flacsu apporte une présence cordiale et généreuse, accueille malgré son exigüité, un fonds abondant dans lequel on trouve tous les textes importants de la gauche et de l'extrême gauche, qu'ils soient théoriques ou d'actualité et l'ensemble des journaux gauchistes de l'époque ; les rayons les plus importants sont consacrés à la littérature sur les ethnies opprimées, basque, bretonne ou catalane et aux ouvrages en espagnol qui représentent 40 % du chiffre d'affaires. On devine que ce fonds a été classé selon de grandes catégories : luttes ouvrières, féminisme, minorités nationales, mais l'impression générale reste celle d'un foisonnement dans lequel on peut dénicher des revues chinoises, des chants de *fédayins*, les livres de Wilhelm Reich et le manifeste du Front d'Action des Homosexuels Révolutionnaires.

Pierre Gilles Flacsu qui a évolué vers le PSU est à l'origine de ce fonds hétéroclite qui modifie un peu l'orientation fédéraliste de départ pour l'élargir vers l'extrême gauche et la marginalise, mais Bernard Lesfargues l'approuve : « *Il a su attirer du monde* ». Il passe tous les soirs à la librairie à la fin de sa journée de cours ; dans l'atmosphère paisible de Saint Jean, cette petite librairie qui sert de point de chute à tous les groupuscules de l'extrême gauche lyonnaise attire à la fois la méfiance policière et les attentats. Elle est régulièrement prise pour cible par l'extrême droite qui lance des pavés dans la vitrine et la recouvre de peinture rouge. Pierre Gilles Flacsu se souvient des agressions subies lors du procès de Burgos en 1970. Bernard Lesfargues se souvient de la solidarité des voisins qui ont sympathisé avec les libraires et tendu un piège aux assaillants. Fédérop fait inévitablement penser à la Joie de Lire de Maspéro, une référence que Bernard Lesfargues revendique : « *J'ai voulu créer un espace où l'on trouverait des livres qui ne correspondent pas à la pensée morale et politique du moment*⁸³ ». Dans les années 1972-1973 la librairie déménage pour s'agrandir et s'installe rue du Doyenné. Elle possède alors une vitrine plus importante et au premier étage, une salle qui permet d'organiser des signatures ; Lesfargues invite des auteurs qu'il estime et boycotte les autres, ceux qui sont à la mode, les « vedettes », les prix Goncourt ; « *j'avais la fierté de ne pas vendre n'importe quoi, même si je devais y laisser des plumes*⁸⁴ ». À partir de 1978, il collabore à l'association « *À Livre Ouvert* » qui rassemble la plupart des libraires lyonnais avec lesquels il entretient de

⁸³ Bernard Lesfargues, entretien.

⁸⁴ *Idem*.

bonnes relations même s'il désapprouve leur comportement de « *notables* ». En 1979, il participe au mouvement de révolte contre l'arrêté Monory qui libère le prix du livre mais c'est en tant qu'éditeur qu'on le retrouve aux Assises de Valence après le vote de la loi Lang.

En 1975, Bernard Lesfargues est, en effet, passé de la librairie à l'édition ; il a renoué avec un vieux rêve : celui de « *faire connaître et répandre des œuvres différentes*⁸⁵ ». Le succès de la librairie a rendu possible cette nouvelle aventure dans laquelle il s'est lancé en compagnie de Pierre Gilles Flacsu et d'un ami Jean-Francis Billion. Les éditions Fédérop se sont installées 11 rue Ferrachat, dans le vieux Lyon non loin de la librairie. Lesfargues leur apporte sa force intellectuelle, Flacsu sa disponibilité et Billion, des moyens financiers. Après la publication de trois ouvrages choisis symboliquement par chacun d'entre eux, les trois fondateurs ont été rapidement rejoints par d'autres compagnons, Jean Paul Cortada, Georges Valéro, Bruno Guichard, Bernard Barthalay du mouvement fédéraliste puis Alain Kaiser et enfin Jean Luc Prével, fédéraliste lui aussi : « *Nous étions une dizaine d'intellectuels, la plupart membres du Mouvement fédéraliste européen à vouloir créer un secteur littéraire spécialisé*⁸⁶ ».

Comme la librairie, la maison d'édition s'inscrit dans une logique militante. À travers les ouvrages qui sont publiés, il apparaît rapidement que le combat de Fédérop se situe à gauche. Ses différentes collections sont consacrées aux minorités nationales, à l'histoire populaire régionale et aux textes politiques théoriques. Trois d'entre elles correspondent aux objectifs exprimés par les fondateurs : la collection bilingue « *Pau Froment* » consacrée à la poésie et dirigée par Lesfargues, la collection « *Textes fédéralistes* » animée par Jean-Francis Billion qui regroupe les textes sur le fédéralisme et l'intégration européenne et la double collection « *Travailleurs eux-mêmes* » et « *Travailleurs sociaux* » dirigée par Pierre Gilles Flacsu qui est réservée aux romans et aux témoignages sur la vie ouvrière. Avec un investissement de départ modeste, Fédérop fonctionne grâce à un personnel réduit et en partie bénévole ; ses dimensions artisanales imposent des tâches multiples aux membres de l'équipe qui acceptent d'être en même temps directeurs littéraire, attachés de presse et manutentionnaires. Le bureau fait une place aux auteurs qui participent au lancement et à l'élaboration de leur livre.

La maison d'édition se diffuse elle-même : les petits tirages, la faible rotation de ses ouvrages et le rythme de parution assez long constituent une entrave majeure à leur diffusion par les sociétés existantes, Inter forum, Hachette ou Sodis : « *Si nous les avions confiés à un*

⁸⁵ *Idem.*

⁸⁶ *Le Progrès*, 16/01/1980.

*diffuseur, ils se seraient trouvés noyés dans la marée des offices. Nous avons donc choisi une diffusion autonome car nous pensons qu'il est indispensable de défendre nos livres nous-mêmes auprès des libraires.*⁸⁷ ». Elle se diffuse aussi à l'étranger et collabore avec des petites maisons d'édition qui lui ressemblent : « Contradictions » à Bruxelles et « Adversaires » à Genève. Grâce à son courage Fédérop bénéficie d'un courant de sympathie et d'estime dans le milieu littéraire lyonnais et son succès devient total quand, en 1977, le poète Vicente Aleixandre, que Lesfargues a eu le flair de publier, obtient le prix Nobel de littérature. À cette occasion Bernard Pivot rend hommage à la jeune maison d'édition dans son émission *Apostrophes* et la notoriété et que ce prix lui apporte se concrétise par un afflux de commandes et l'arrivée de nouveaux manuscrits.

Les déboires de Fédérop vont commencer avec sa réussite. En 1978, elle décide de passer du statut d'association loi 1901 à celui de SARL ; cette mutation provoque des divergences idéologiques dans l'équipe et donne le signal de graves difficultés financières auxquelles Bernard Lesfargues ne peut faire face : « *nous nous sommes embourbés*⁸⁸ ». Il confie la direction des éditions à François Lapraz qui a proposé un plan de sauvetage accepté par les banques mais un an plus tard Lesfargues constate que la programmation devenue commerciale n'est plus dans l'esprit de Fédérop et que la politique dispendieuse de Lapraz a mené la maison au bord du gouffre. Il faut trouver d'urgence un financement ou liquider la SARL. La presse unanime va défendre la maison d'édition : « *Fédérop c'est une aventure, c'est un exemple de foi en la création artistique, une telle aventure mérite de ne pas être sans lendemain*⁸⁹ ». Lesfargues obtient le soutien de très nombreuses personnalités : Bernard Noël, Pierre Bourgade, Philippe Soupault, Charles Juliet, Jérôme Peignot, Robert Laffont, Christian Bourgois, François Maspero, Raoul Bécousse qui signent un texte en sa faveur : « *Si Fédérop disparaît c'est toute l'édition décentralisée en province qui est atteinte*⁹⁰ ». Il bénéficie également de la solidarité des de ses confrères lyonnais, Jacques Marie Laffont, Économie et Humanisme, La Chronique sociale et les PUL qui n'hésitent pas à lui apporter leur caution morale : « *la profession a compris que c'était la liberté d'expression et de création qui*

⁸⁷ Bernard Francès, entretien.

⁸⁸ *Le Progrès*, 16/01/1980

⁸⁹ *Journal Rhône-Alpes*, 03/04/1980.

⁹⁰ *Le Progrès*, 18/04/1980.

souffrirait de la mort de Fédérop⁹¹ », « La disparition d'une maison d'édition c'est comme celle d'un journal, un drame qui ne profite à personne⁹² ».

Robert Vial qui est membre du Comité Régional aux Actions Culturelles fait état d'un soutien possible des pouvoirs publics. Les élus communistes dénoncent une « *machination et l'hégémonie des banques sur l'édition et le livre, valeurs culturelles⁹³* » et se proposent d'intervenir auprès de la mairie pour obtenir les prêts dont Fédérop a besoin, mais la municipalité fait la sourde oreille. Bien que l'adjoint à la culture, André Mure, affiche à ce moment-là son ambition de redonner à Lyon son statut de « *capitale du livre* » et de « *susciter des vocations d'éditeurs* », aucune subvention ne viendra aider la maison d'édition qui ne devra sa survie qu'à l'opiniâtreté de son animateur : « *il faut que Fédérop marche, un livre est fait aussi pour être vendu* ». Lesfargues se reproche son amateurisme, son manque de rigueur et surtout ses illusions : « *On a vécu constamment dans l'utopie ; nous avons voulu être maître de la machine et diffuser nos livres nous-mêmes ; on voulait casser le centralisme parisien : c'était un combat inégal⁹⁴* ». Il prend la décision de développer un secteur plus « grand public » qui permettra d'équilibrer le fonds traditionnel à tirage limité et envisage un système de coédition avec d'autres maisons lyonnaises. Après la disparition en 1980 de sa société de diffusion, il sera distribué par Script, une petite coopérative autogérée de neuf éditeurs qui est soutenue par la direction du livre et par Distique à Paris.

En 1982, Lesfargues s'est rendu aux Assises de Valence pour redéfinir et défendre son métier d'éditeur : « *nous sommes des éditeurs en région, des éditeurs à part entière et non des éditeurs régionalistes même si nous publions des textes sur la région* ». Afin de sortir du régionalisme, il propose de publier des traductions : « *il ne s'en publie pas assez en français ; plus nous en publierons et plus notre rayonnement sera grand* ». Il attend de L'Office régional du livre qui se met en place, qu'il remédie à l'hypercentralisation parisienne de la diffusion du livre et qu'il fasse connaître la production locale « *sans devoir toujours passer par Paris* »⁹⁵. En 1983, Lesfargues a redressé la situation financière de Fédérop et il a de nouveau un important programme d'édition ; l'année précédente il a coédité plusieurs ouvrages avec Actes sud, un éditeur aussi pugnace que lui et avec lequel il entretient des liens d'amitié. Le catalogue de

⁹¹ *Dernière heure lyonnaise*, 03 /04/ 1980.

⁹² *Journal Rhône-Alpes*, 03/04/1980.

⁹³ *Le Progrès*, 05/04/1980

⁹⁴ *Le Progrès*, 16/01/1980.

⁹⁵ « Actualités Rhône-Alpes du livre » in *Actes des Assises régionales du livre et de la lecture à Valence*, n° 1, 1982.

Fédérop propose toujours de la poésie, des romans, de l'ethnologie, des essais politiques et une collection en occitan. Lesfargues approfondit les créneaux qu'il a déjà explorés, l'Occitanie, l'Amérique Latine et plus généralement les cultures du Sud . Il fait une place aux auteurs régionaux et privilégie les traductions parmi lesquelles il fait figurer une rareté, celle du premier roman écrit en langue kabyle : « *Asfel*, » de Rachid Aliche. En 1985, constatant que la moitié des ventes de Fédérop se réalisent à Paris, Lesfargues se décide à abandonner Lyon, « *cette cité ingrate ou il crée et travaille depuis un quart de siècle*⁹⁶ » sans obtenir la moindre reconnaissance ; les responsables locaux et régionaux n'ont pas eu le souci d'encourager son expérience « *peut-être parce que certains livres édités se situaient nettement à gauche ce qui valut à Fédérop l'étiquette infâmante de gauchiste*⁹⁷ ». À travers les nombreux articles qu'il consacre à l'éditeur, Paul Gravillon, journaliste au Progrès ne cesse de s'indigner de l'indifférence de la ville à l'égard de Lesfargues, une ville « *myope* » qui ne voit pas qu'elle se prive de son « *éditeur le plus chevronné*⁹⁸ ».

Pour Lesfargues, l'aventure va se poursuivre ailleurs ; il part retrouver le petit village pigourdin dont il est maire avec la satisfaction d'avoir eu raison :

*Nous avons eu raison de travailler comme nous l'avons fait puisque les grands comme Hachette nous imitent en créant d'autres circuits de diffusion adaptés à tous ces éditeurs et ces publics différents qui se multiplient. Notre seul tort est d'avoir été les premiers et de ne pas en avoir eu les moyens*⁹⁹.

À Lyon, Bernard Lesfargues a été un Occitan en exil : né à Bergerac le 27 juillet 1924 dans une famille de marchands de bois et de charbon, il est imprégné de la culture et la langue locales : « *mes parents, mes grands-parents et toute la rue Vidal à Bergerac parlait occitan.* » Après avoir été élève dans des collèges religieux catholiques, « *ce qui ne me prédestinait pas à devenir un homme de gauche*¹⁰⁰ », le jeune Lesfargues entre en khâgne à Paris à la fin de l'année 1944 et en 1945, il s'inscrit à l'Institut d'Etudes Occitanes qui s'est créé après la Libération ; un an plus tard, il publie avec Robert Laffont une anthologie de la jeune poésie occitane et fonde avec Jean Pierre Gouzy une brève revue poétique : *Les cahiers du*

⁹⁶ *Le Progrès*, 25/02/1985.

⁹⁷ *Idem.*

⁹⁸ *Idem.*

⁹⁹ *Idem.*

¹⁰⁰ Berard Lesfargues, entretien.

Triton bleu ; c'est après cette rencontre avec Jean Pierre Gouzy qu'il adhère au fédéralisme européen :

[...] nous cherchions en tant qu'intellectuels comment intervenir dans le combat politique sans céder par facilité au mouvement qui portait nombre d'entre eux vers le communisme ou à se cantonner dans le milieu directement issu de la Résistance. On rêvait de paix on voulait œuvrer à la reconstruction d'une Europe différente, débarrassée du nationalisme, non alignée et capable de compter dans le monde¹⁰¹.

En 1954, Lesfargues est agrégé d'espagnol et nommé au lycée Ampère à Lyon ; c'est un professeur passionné qui se distingue par son charisme, sa culture et sa personnalité haute en couleur : « *J'ai beaucoup aimé enseigner ; je crois que j'ai été un assez bon professeur* ». En 1958, il entame une carrière universitaire mais la guerre d'Algérie va contrecarrer ses projets professionnels. Lorsqu'il apprend que des bombardiers français ont mitraillé le village tunisien de Sakiet Sidi Youssef et tué des dizaines de paysans et d'enfants, Lesfargues laisse éclater son indignation et envoie un télégramme au chef de l'État pour lui savoir qu'il se « *désolidarise de l'armée française* ». Cet acte de révolte met fin à ses ambitions : il est nommé en représailles dans un collège de la banlieue grenobloise et ne reverra ses khâgneux du lycée Ampère que plusieurs années plus tard. Lesfargues continue à se consacrer à la poésie : il a publié son premier poème *Cap de l'Aiga, La tête de la source* en 1960 et tenté de faire éditer quelques nouvelles et un roman par l'intermédiaire de son ami Roger Nimier mais le refus de Marcel Arland le décourage et il se résigne à devenir traducteur, une activité qu'il va exercer chez Plon et Gallimard avec l'exigence qui le caractérise et qui sera récompensée par le prix Halpérine Kaminski.

Son expérience de libraire-éditeur dans les années 1970 est liée à la fois à son engagement fédéraliste et à son intérêt pour les minorités et les langues et en s'enracinant à Lyon, Lesfargues a été guidé par le désir de montrer « *qu'il n'est pas en France de bonne littérature que de Paris* ». Les combats de Lesfargues à Lyon ont été multiples : il les mené avec des amis comme Jean Marie Auzias, professeur d'anthropologie à l'INSA et occitan convaincu ou avec des hommes qui partageaient ses convictions anticolonialistes comme Jean-Jacques Brochier et Robert Vial. Il a collaboré avec les communistes de la Librairie Nouvelle

¹⁰¹ *Fédéchoses*, n° 140, 2008.

en coéditant deux ouvrages sur la mémoire ouvrière lyonnaise¹⁰² ; Bernard Lesfargues est un homme combatif mais il ne s'engage que dans de causes nobles ; lorsque Gallimard profite de sa position de grand seigneur de l'édition pour le dépouiller de ses droits sur le prix Nobel, il l'ignore et va de l'avant. Avec les éditions Fédérop, il est « *conscient d'avoir créé quelque chose de fragile, menacé mais qui a réalisé des choses intéressantes* ». Dans cette entreprise, il s'est laissé guider par le désir de redonner à Lyon la vocation de capitale qu'elle avait à la Renaissance : *J'étais un des seuls vouloir réellement faire quelque chose pour retrouver ce lustre*¹⁰³ ». Dans sa tentative pour s'inscrire dans l'histoire lyonnaise, il a bénéficié de l'amitié de Guy Dubreuil, de la générosité de Pierre Decitre qui lui offre un chèque pour éponger ses dettes, de la solidarité de Robert Bouvier qui met ses livres en vitrine, du dévouement de Régis Neyret qui, pour sauver Fédérop, rachète les livres qui allaient au pilon et de la fidélité de la presse lyonnaise. Lesfargues a vécu l'expérience éditoriale avec la satisfaction d'avoir repris et poursuivi ce qu'il avait rêvé de faire en 1945 avec la revue du Triton bleu : publier des livres qui n'auraient pas eu leur chance ailleurs et faire une brèche dans le centralisme parisien : « *Je ne regrette rien même si je paie encore les conséquences de mes engagements éditoriaux*¹⁰⁴ ». Invité au deuxième salon des jeunes éditeurs en 1989, il aura une dernière fois l'occasion de venir à Lyon et d'énoncer son credo : « *Publier des œuvres de qualité choisies avec amour et surtout pas en fonction des modes et du vedettariat* ».

Daniel Colson : la mémoire libertaire

La création de La Gryffe est associée à la renaissance du mouvement libertaire qui a lieu en 1968 et dans les années 1970 ; le collectif ou coordination libertaire qui existe à Lyon à cette époque-là, décide de diffuser ses idées en ouvrant une librairie dans le quartier de la Croix Rousse : la librairie « Vivre » qui s'installe en 1975 dans un ancien bureau de tabac de la rue Burdeau. Après une existence éphémère, cette première librairie est remplacée par la Gryffe qui ouvre ses portes en 1978, rue Sébastien Gryphe dans le 7^e arrondissement.

Dans un premier temps, la Gryffe est gérée par un permanent, Jean pierre Espasa, qui est payé par les cotisations des militants mais souvent « *très mal et avec beaucoup de retard*¹⁰⁵ ».

¹⁰² Corbel Maurice, *Les boulangers de la chimie . Chronique de l'usine et des travailleurs de Saint Gobain à Saint Fons* (1937 1944), Lyon, Fédérop/Solaire, 1982 et Guaita Michele, *La mémoire ouvrière aux usines Lumière*, Lyon, Fédérop, n.d.

¹⁰³ *Le Progrès*, 09/12/1989.

¹⁰⁴ *Idem*.

¹⁰⁵ Daniel Colson, entretien.

Elle fonctionne alors selon un modèle pluriel : imprimerie, groupe-femmes et coordination libertaire mais, lorsque dans les années 80, la gauche arrive au pouvoir, les organisations traditionnelles de l'anarchie FA, CNT, OCL se reconstituent et réactivent les divergences idéologiques ; pour échapper aux conflits dont elle est l'enjeu, la Gryffe revient au projet initial auquel elle était rattachée à sa création : un collectif défendant un anarchisme non organisationnel : officiellement elle est déclarée association loi 1901 mais fonctionne selon un système affinitaire, sans vote, au consensus. Aménagée dans une ancienne imprimerie, cette librairie est suffisamment spacieuse pour être à la fois un lieu de vente, une salle de réunions et un lieu de débats sur les livres ; on y croise alors des personnalités très diverses : Arthur Lehning, le traducteur de Bakounine, Masneuf, ancien mutin de la mer noire qui a monté une section CNT aux usines Berliet, des militants communistes et des survivants libertaires de la guerre d'Algérie.

Son fonds est constitué par « *tout ce qui semble émancipateur au sens large du terme : l'ultragauche et tous les ouvrages marxistes à l'exception de ceux qui sont autoritaires*¹⁰⁶ » c'est-à-dire léninistes, trotskistes ou maoïstes. Il possède tous les grands classiques de l'anarchisme, un rayon de livres féministes, de multiples ouvrages sur l'antinucléaire et l'énergie solaire, les *Revue d'Etudes Palestiniennes*, le journal des objecteurs de conscience et le *Monde Libertaire* : « *Ici on a des ouvrages qu'on ne peut trouver nulle part ailleurs* ». L'originalité de La Gryffe réside à la fois dans son fonctionnement égalitaire : il n'y a pas de patrons, pas de vendeurs mais des militants qui à tour de rôle tiennent la boutique et dans une étonnante longévité qui reflète l'importance de la place du livre dans la culture libertaire. En 1989, la Gryffe est la seule librairie issue du mouvement de Mai 1968 à poursuivre ses activités. Cette longévité ne l'a pas empêchée de traverser des crises mais les libertaires qui se comparent à de « *nouveaux Sisyphes* » ne sont jamais découragés. Ce qui les unit, c'est la volonté « *d'aider et de faire avancer ceux qui font des choses intéressantes*¹⁰⁷ ».

L'existence de la librairie est liée à une personnalité : celle de Daniel Colson qui est présent depuis son ouverture. Né en 1943 à Aubusson, il est élevé par des parents catholiques militants ; il fait ses études au petit séminaire Saint Jean à Limoges ; il s'intéresse au taoïsme puis se passionne pour l'anarchie après avoir lu la *Révolution inconnue* de Voline. En 1968, « *alors que l'Église était en crise et que les cathos passaient en masse chez les maos,* » il

¹⁰⁶ *Idem.*

¹⁰⁷ *Idem.*

distingue en se tournant vers l'anarchie : « *J'ai été un des rares à devenir anarchiste* ». Il considère qu'il doit à ses études de sociologie qui lui ont permis de découvrir Durkheim et Max Weber d'avoir échappé au marxisme : « *les sociologues ne s'en laissaient pas compter par les marxistes. Ils avaient des antidotes* »¹⁰⁸.

Après 1968, Daniel Colson porte un petit foulard noir autour du cou ; il collabore aux *Cahiers de Mai* et s'active dans le groupe « Action culturelle libertaire et rationaliste » qui s'est installé à la Croix Rousse, 13 rue Pierre Blanc ; il participe également à la rédaction du journal *IRL, Informations rassemblées à Lyon*, qui paraît à partir de 1973. Horrifié par les bureaux d'études de sociologie, il a renoncé à exercer son métier et songe à entreprendre une thèse sur le taoïsme chinois ; pour gagner sa vie, il vend des fruits et légumes sur le marché-gare mais, au bout de cinq longues années de cette activité, il décide « *d'arrêter pour ne pas mourir* ». Sa maîtrise de sociologie lui permet d'obtenir le poste qui vient de se libérer en Formation Continue à la faculté de Saint Etienne ; à partir de 1977, il devient vacataire à temps plein puis assistant et obtient sa titularisation avec l'arrivée de la gauche au gouvernement. Entretemps il a fait rédiger sa thèse sur l'anarchisme à Saint-Étienne¹⁰⁹ : « *J'ai découvert l'anarchie par les archives de police et c'est extraordinaire* ». Enthousiasmé par ce travail de recherche, il entre plus activement dans une équipe du CNRS et collabore au CRESAL (centre de recherches et d'Etudes appliquées de la Loire) qui deviendra le centre Max Weber à Lyon. Lorsqu'un département de sociologie s'ouvre à l'université de Saint Etienne, il est nommé professeur ; il a 56 ans et la satisfaction de *ne pas avoir fait de concessions majeures*. Il est l'auteur d'un *Petit lexique philosophique de l'anarchisme. De Proudhon à Deleuze*¹¹⁰.

¹⁰⁸ *Idem.*

¹⁰⁹ Publiée en 1986 sous le titre *Anarcho-syndicalisme et communisme à Saint-Étienne de 1920 à 1925*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, Centre d'études foréziennes, Atelier de création libertaire.

¹¹⁰ Colson, Daniel, *Petit lexique de philosophie. De Proudhon à Deleuze*, Paris Biblio essais, Livre de poche 2001.



Figure 5. Librairie La Gryffe en 1985.

La librairie La Gryffe a tenu une place importante dans sa vie de militant. Dès 1978, alors qu'elle n'est qu'un *embryon de librairie*, il s'est efforcé de lui donner les moyens de se développer, « *la librairie, c'était d'abord des malles en fer qu'on remplissait de livres : on allait en voiture à Paris chercher des livres à la Vieille Taupe* ». Il sait qu'elle est l'indispensable outil du mouvement libertaire et il a voulu qu'elle soit un lieu de mémoire en participant à la création d'une bibliothèque qui permet de consulter les livres épuisés, d'un fonds d'archives et d'un atelier de reliure : « *J'ai toujours entretenu un lien étroit avec la librairie. Elle est le prolongement logique de mon engagement.* »¹¹¹

Le combat anti-FNAC des libraires lyonnais : 1977-1986

L'arrivée de la FNAC et des dangers qu'elle représente pour leur survie contraint les libraires à s'unir et à mener de 1977 à 1986, une lutte commune. En 1977, lorsque la Fnac annonce son projet d'installer un département « Livres » à deux pas de la place Bellecour, elle laisse les libraires « *tétanisés* »¹¹². Ce n'est qu'après un moment de stupeur et d'abattement que Raymond Péju, Lionel Cortès, Guy Dubreuil et Pierre Decitre se réunissent pour répondre à l'agression par une campagne d'information dans la presse locale ; ils veulent alerter l'opinion publique sur les dangers courus par la librairie indépendante. Le Progrès accepte de relayer leur inquiétude pendant cinq jours en publiant une série d'articles sous des titres alarmistes : « *La ville n'échappe pas au grand vent qui souffle sur la librairie* », « *La littérature se meurt* ». « *La FNAC une épée de Damoclès*¹¹³... ». La fermeture de la librairie des Archers qui vient d'être annoncée par madame Gourdin apporte de l'eau à leur moulin ; cette fermeture comme celle de

¹¹¹ Daniel Colson, entretien.

¹¹² Bernard Francès, directeur de la librairie « Bellecour-Livres », entretien.

¹¹³ *Le Progrès*, 27/12/1977 et suivants.

« La Joie de Lire » a un caractère symbolique parce que la librairie des Archers créée en 1946 a fait partie des lieux privilégiés qui ont accueilli les artistes, Planchon, Maréchal, Schoendorff, Jim Léon, Badzareff, Chardère et participé activement au renouveau de la vie culturelle lyonnaise.

Concernant les stratégies à adopter pour se défendre, les libraires sont divisés : Pierre Decitre et Lionel Cortes comptent sur leurs propres forces mais Raymond Péju et Guy Dubreuil, plus réalistes mesurent la gravité de la situation et souhaitent une intervention des pouvoirs publics. Pour Raymond Péju, « *le livre est comme certaines espèces animales, en voie de disparition.* ». Il a été remplacé par « *le bouquin* ». Sans un important réseau de librairies, les ouvrages difficiles écrits par des auteurs de fonds ne se vendront pas, la qualité de la diffusion baissera : « *comment faire une publicité massive autour d'un livre de Jean Paulhan qui se vend à 150 ou 200 exemplaires* » ? Protéger les librairies indépendantes, c'est protéger la création littéraire et seuls les pouvoirs publics peuvent mettre en place des mesures efficaces. Guy Dubreuil est sur les mêmes positions : « *le livre est malade, très malade* » ; il réclame lui aussi une concertation avec les pouvoirs publics pour étudier le problème de la fabrication du livre et de son transport, il *faut adopter un système de routage comparable à celui qu'on applique aux journaux, faire baisser la TVA.* Il dénonce la concentration éditoriale, celle d'Hachette en particulier « *qui étrangle ce qui se vend le moins et que Gallimard a mise au ban en fondant SODIS* »¹¹⁴.

Les deux libraires s'entendent pour chercher un appui auprès de l'adjoint à la culture, mais André Mure se dérobe, « *l'ensemble des activités d'édition et de librairie étant de caractère privé, la municipalité n'a pas les moyens directs et de vocation à intervenir dans ce domaine* ». Pour analyser la situation, il s'appuie sur les conclusions d'un livre blanc réalisé par Jean Jacques Lerrant, Régis Neyret et Bernard Villeneuve sous la direction du conseiller municipal, Pierre Moulinier et qui fait un bilan circonstancié de la politique culturelle de la ville. Concernant le secteur du livre, leur constat est pessimiste : à la crise nationale du livre s'ajoute une crise spécifiquement lyonnaise : « *à l'heure actuelle, notre ville est un désert pour les littérateurs et pour tous ceux qui s'intéressent à la chose écrite*¹¹⁵ » ; mais André Mure ne baisse pas les bras : ce n'est pas parce que « *Lyon ne sera plus la capitale de l'édition qu'elle a*

¹¹⁴ Raymond Péju, *La fabrique de l'histoire*, par Emmanuel Laurentin, France culture, émission du 2 janvier 2007.

¹¹⁵ Moulinier Pierre, *Le Livre blanc de la culture*, op. cit.

été au 16 siècle » qu'il est trop tard pour « essayer de refaire de la ville un centre de l'édition en intéressant, en rassemblant les littérateurs, les libraires, les amateurs et de susciter à nouveau des vocations d'éditeurs dans la ville ». Il s'engage à « redonner aux livres une place importante » et organise dès 1978 plusieurs manifestations : une fête de l'écriture avec les représentants des éditions Stock et un Prix littéraire lancé par Paul Fournel et présidé par René Tavernier. Il impulse également la création de l'Association « À Livre Ouvert », qui a pour but principal l'organisation d'expositions et d'animations qui bénéficieront du soutien de la mairie. Les libraires voient dans ces propositions une sorte d'ouverture et apprécient ce début de collaboration avec la municipalité ; ils retournent leur colère contre Paris qui « dans le domaine du livre, continue à exercer une supériorité presque totale » ; elle accapare le monde de l'édition, elle attire et retient les écrivains lyonnais et surtout elle prive les libraires de leurs meilleurs clients : « il semble que les gros consommateurs de livres comme les universitaires aillent faire une partie importante de leurs achats spécialisées à Paris »¹¹⁶ .

L'attitude des libraires à l'égard de Paris est celle de tous les lyonnais préoccupés du développement culturel de leur ville. Ils considèrent la capitale comme un obstacle à leur propre rayonnement. Dans les années 1960, « ils acceptaient d'être des provinciaux qui éprouvent un lâche soulagement à se décharger sur les parisiens de toutes les questions concernant les arts les lettres la musique et le théâtre¹¹⁷ ». Vingt ans plus tard, ils aspirent à être reconnus comme une métropole culturelle de premier plan et n'acceptent plus la toute-puissance parisienne qui les met dans « une situation de colonisés¹¹⁸ ».

Pendant que les libraires lyonnais, organisent leur défense, la FNAC utilise son droit de réponse dans les pages du *Progrès* par l'intermédiaire de son directeur Eric Daufès qui réfute les accusations des libraires en invoquant « son public lettré », ses vendeurs qualifiés *qui ont le produit dans les tripes*, la qualité de ses rencontres et de ses expositions, le soutien qu'elle apporte aux éditions en difficulté comme celles de Maspero. Si les petits libraires ont peur, c'est parce que « la FNAC va secouer un peu les léthargies » et les obliger à « se réformer ». Elle ne peut être qu'« un accélérateur qui va permettre de gagner un nouveau public »¹¹⁹.

La FNAC se révèle un adversaire redoutable qui prend au dépourvu des libraires de gauche comme Péju et Dubreuil qui ont le sentiment de se battre à contre-courant :

¹¹⁶ *Idem.*

¹¹⁷ Neyret Régis, *Résonnances*, Octobre, 1960.

¹¹⁸ Neyret Régis, *La Croix*, 20/01/1982, qui reprend des propos parus dans *Bref Rhône-Alpes*

¹¹⁹ *Le Progrès*, 30 /12/1977.

« Effectivement l'histoire ne va pas dans ce sens, mais le prix unique du livre permettra à tout le réseau de libraires de continuer à fonctionner sans être court-circuité par les méthodes du discount¹²⁰ ». Face à eux, André Essel développe une entreprise qui veut participer à la démocratisation de la lecture. Il propose un concept de librairie qui séduit les classes moyennes, dont les pratiques culturelles sont en expansion et qui condamne définitivement la figure du libraire notable qui attend le lecteur au fond de sa boutique. En réclamant le Prix unique, les libraires ont également conscience de réclamer une loi mal comprise et impopulaire, qui se heurte à des arguments économiques : la FNAC a un discours axé sur la défense des consommateurs et leurs associations sont nombreuses à la soutenir tout comme la presse nationale -*le Nouvel Observateur* et *l'Express* notamment - qui n'entrevoit pas spontanément la légitimité de la revendication des libraires. Le tempérament combatif de Raymond Péju se déploie dans cette lutte qu'il va mener aux côtés de Jérôme Lindon ; après avoir fondé ensemble l'APU, ils organisent le 30 juin 1977 une rencontre avec Dominique Taddéi pour étudier les mesures que pourrait prendre le Parti Socialiste en faveur des libraires. Le 25 novembre, Mitterrand leur adresse un courrier pour donner la position du Parti socialiste : « après mûre réflexion [...] le secrétariat national à l'action culturelle du PS a acquis la conviction que le prix unique est la meilleure solution en matière de tarification du livre¹²¹ ». Les libraires se rassurent, ils ont trouvé un appui de taille : Mitterrand en campagne va faire du livre un enjeu électoral.

En 1979, le gouvernement de Raymond Barre avec l'arrêté Monory étend la libération des prix au secteur du livre et provoque une attaque massive de la FNAC qui entraîne dans son sillage les magasins Leclerc ; cet arrêté cristallise le mécontentement des libraires. Raymond Péju fait partie de ceux qui démissionnent du syndicat en accusant la FFSL d'avoir donné au gouvernement des arguments qui lui ont permis de trancher en faveur de cette loi qui est « un drame pour les 9/10^e des librairies moyennes qui travaillent avec un nombre considérable d'éditeurs » et vont voir leur travail multiplié. Il considère que le prix libre est une « aberration totale, une monstruosité de la nature¹²² ». Ses confrères lui emboîtent le pas, Robert Bouvier s'indigne : « une fois encore les technocrates ont décidé à la place des professionnels ». Bernard Lesfargues condamne « cette loi qui met en danger toute une partie du patrimoine culturel et

¹²⁰ Raymond Péju, *La fabrique de l'histoire*, par Emmanuel Laurentin, France culture, émission du 2 janvier 2007.

¹²¹ *Le Monde*, 25/11/1977.

¹²² *Le Figaro-Lyon*, 18/02/1987.

la poésie en premier lieu » et Lionel Cortès estime que *la libération des prix est une servitude supplémentaire ; la librairie n'y gagnera rien même si elle a les moyens de s'adapter* ». Paradoxalement, l'arrêté Monory va servir la cause de ses adversaires en les unissant et en renforçant leur volonté de se mobiliser.

Le 10 août 1981, Mitterrand par l'intermédiaire de Lang tient sa promesse ; la loi est votée malgré l'opposition de Catherine Lalumière, secrétaire d'Etat à la consommation qui juge le « *projet un peu corporatiste* » et grâce au volontarisme de Jack Lang qui classe définitivement le livre comme une exception culturelle qui « *ne saurait être soumise sans protection particulière à l'unique loi du marché*¹²³ ».

Tandis qu'Eric Daufès directeur de la FNAC à Lyon avoue sa déception et se considère comme « *trahi par le Parti socialiste,* » les libraires indépendants se rassurent. Pour consolider cette victoire qu'ils devinent fragile, ils s'organisent au sein d'un nouveau syndicat : le syndicat Rhône Alpes des libraires de littérature générale. Ce syndicat, fondé en avril 1981, a pour but d'entretenir des « *liens de solidarité* » entre ses adhérents, de protéger leur « *indépendance et la spécificité de leur profession* » et de favoriser une diffusion efficace de « *tous les livres par le maintien de la densité du réseau de libraires* ». Les libraires essaient de tirer les leçons d'une lutte dans laquelle ils ont dépensé beaucoup d'énergie et qui a montré leur faible capacité à se mobiliser. À la tête de ce syndicat on retrouve des personnalités connues : Raymond Péju qui assume la fonction de président et Guy Dubreuil celle de secrétaire.

En décembre 1982, les libraires lyonnais se retrouvent aux Assises régionales du livre qui se déroulent à Valence. C'est l'occasion pour eux de faire reconnaître leur savoir-faire et de redéfinir les pratiques de l'office. Les Assises de Valence aboutissent à la création de l'Office Rhône Alpes du Livre (ORAL) qui sera dirigé par Lydie Valéro, une ancienne salariée de la librairie Fédérop et qui aura pour mission de promouvoir l'édition régionale et de soutenir financièrement le développement des librairies. Cette création est selon Jack Lang, un excellent exemple de la collaboration qui peut s'instaurer entre l'Etat et une région. Les libraires sont satisfaits mais ils devront encore faire face aux tentatives de contournement de la loi menées par la FNAC et par le distributeur Leclerc.

Le 13 septembre 1984, Raymond Péju, en tant que responsable syndical signe une lettre ouverte de l'association *Librairies présentes* qui dénonce les ristournes illégales pratiquées par

¹²³ *Journal officiel*, N°34 S30, juillet 1981, p. 1205.

les magasins Leclerc- ; les libraires se retrouvent dans la situation où les avait mis Ditis en 1958 et un climat de méfiance s'installe à nouveau avec les éditeurs qui se tournent vers les nouveaux lieux de distribution : « *vous voyez un éditeur refuser de livrer Carrefour ou la FNAC ? Il faudrait instituer une commission de contrôle chargée de surveiller les éditeurs*¹²⁴ ». La tension va durer jusqu'en 1984, date à laquelle un nouveau texte intégrera dans la loi, des sanctions pénales en cas de dérogation au système du prix unique.

Lorsqu'en en 1986, les élections donnent la victoire à la droite et ouvrent une première période de cohabitation, l'inquiétude renaît chez les libraires qui se demandent si l'orientation plus libérale du gouvernement conduira à la suppression de la loi sur le prix unique. La commission littéraire du Conseil national du RPR s'interroge en effet sur l'intérêt de prolonger la loi Lang. La présence dans cette commission de François Montmaneix¹²⁵ qui est un fidèle de la librairie de La Proue et des Nouveautés semble avoir eu une importance décisive ; chargé par Marcel Landowski de rédiger le rapport de synthèse, il prend position en faveur du maintien de la loi : « *j'ose le dire : j'ai joué un rôle non négligeable ; cette loi a deux pères Jack Lang et moi*¹²⁶ ».

La bataille des libraires prend fin lorsque Bernard Pingaud en retrace les épisodes, il présente Raymond Péju comme « *le fer de lance de l'opération*¹²⁷ ». La librairie traditionnelle doit sa transformation à des libraires militants comme lui, qui ne considèrent pas le livre comme une marchandise mais comme un instrument de communication. En rendant la présence du libraire nécessaire et indispensable à la défense et à la promotion de la diversité, la loi Lang a fait de lui un acteur culturel légitime et lui a donné une place dans le circuit du livre mais les libraires savent dorénavant qu'ils en sont le « *maillon faible*¹²⁸ ». Le mouvement de concentration accélérée qu'ont connu l'édition, la diffusion et la distribution a conduit à la constitution d'acteurs tout puissants qui imposent des rapports de force : « *Le livre ne permet pas de gagner de l'argent ; l'investissement est lourd, la rotation est faible et les marges sont dérisoires. Si vous avez un loyer important vous n'arrivez pas à joindre les deux bouts. On ne gagne pas d'argent en vendant de la poésie et des sciences humaines*¹²⁹ ».

¹²⁴ Pierre Decitre.

¹²⁵ Poète lyonnais ; directeur de l'Auditorium et de deux galeries d'art : Artrium et Rectangles.

¹²⁶ François Montmaneix, entretien.

¹²⁷ Corpet Olivier, Girard Augustin, Surel Yves et Pierrat Emmanuel, *Le prix du livre, 1981-2006, la loi Lang, débats*, Paris, IMEC, 2006, p. 71.

¹²⁸ Cahart Patrice, « Le livre français a-t-il un avenir ? », *Rapport au ministre de la culture et de la communication*, Paris, Documentation française, 1987, (chapitre 5).

¹²⁹ Robert Bouvier, entretien.

Après la première vague de fermetures qui a touché en 1977 la librairie des Archers, on assiste en 1984 à la disparition de la librairie Lardanchet, en 1987 la Librairie Nouvelle est en règlement judiciaire et la Proue confrontée à une stagnation de son chiffre d'affaires ne survit qu'en renforçant sa spécialisation culturelle à travers son association et ses expositions. Les éditions Fédérop abandonnées à leur propre sort ont quitté la ville en 1985.

Difficultés financières, licenciements et fermetures, l'atmosphère s'assombrit dans la capitale du livre qui perd ses forces vives et n'a jamais autant mérité le nom de « *capitale dépossédée*¹³⁰ » que lui a donné *Le Progrès* en 1977. Avant la fin de la décennie, la ville va tenter de faire vivre un Salon du livre comme ses voisines, Saint-Etienne, Grenoble ou Genève qui organisent de « *grandes messes du livre*¹³¹ ». En 1988, un premier projet voit le jour, le *Salon des nouveaux Éditeurs* qui s'ouvre à l'ELAC avec l'ambition de « *devenir la deuxième manifestation française du genre*¹³² ». Il est suivi en 1989 par le *Salon Européen des Jeunes Éditeurs* qui a lieu à la Halle Tony Garnier et bénéficie comme le précédent des subventions du ministère de la Culture mais ces salons trop coûteux et mal définis, ne parviennent pas à trouver leur public. Le nom de Gallimard qui apparaît au milieu d'une floraison de petits éditeurs peu connus ne suffit pas à attirer les lyonnais.

En 1989, la FNAC a été interdite de salon par ses confrères mais elle est en pleine expansion. Depuis 1985, elle possède une librairie de 1000 m² et règne sur la Presqu'île, sa directrice Anne Schenk est satisfaite : « *Nous avons en fait apporté un plus à Lyon en élargissant le marché* ». Bien qu'elle affirme respecter scrupuleusement la loi Lang, elle ne cache pas son intention d'utiliser toutes les portes que cette loi a laissées entr'ouvertes pour faire baisser ses prix et de poursuivre à coups d'opérations médiatiques sa lutte contre le prix unique.

Au lendemain de la guerre, la figure du libraire notable, catholique comme Emmanuel Vitte, Henri Decitre ou Paul et Armand Lardanchet installés au cœur d'une métropole religieuse est bousculée par celle, plus dynamique et plus ouverte du militant de gauche avide de modernité ; la présence de ce nouveau type de libraire va accélérer la métamorphose des librairies lyonnaises et le rajeunissement de leur public. À partir des années 70, les libraires lyonnais affrontent les profonds changements qui bouleversent le commerce du livre avec plus ou moins de succès : ceux qui ne parviennent pas s'adapter comme Marc Vitte sont contraints

¹³⁰ *Le Progrès*, décembre 1977.

¹³¹ « Lyon a-t-elle cessé d'avoir le mauvais œil pour le livre ? », *Le monde*, 07 décembre 1989.

¹³² « Interview de XAVIER Lejeune » in *Vivre à Lyon*, novembre 1988.

de disparaître. La génération nouvelle est incarnée par des personnalités antinomiques : Bernard Lesfargues, libraire et éditeur artisanal, qui cherche à s'inscrire dans l'histoire locale et Pierre Decitre, l'héritier, qui adapte la librairie familiale au nouveau monde de l'édition et de la diffusion. À partir de 1977, la lutte contre la FNAC rapproche les libraires et les rend provisoirement solidaires. Elle fait émerger l'énergie des libraires militants de la première génération : Raymond Péju et Guy Dubreuil. Raymond Péju est un éternel résistant qui exerce son métier avec dévouement ; la guerre l'a marqué dans son corps, mais il puise sa force dans la solidarité familiale et dans la fidélité qu'il doit à son père. À ses côtés, Guy Dubreuil a une conscience aigüe des inégalités culturelles qu'il assimile aux inégalités sociales ; il a réussi à faire de sa librairie, la vitrine moderne du Parti.

Derrière leurs leaders, les libraires lyonnais luttent avant tout pour être reconnus comme des acteurs culturels. La concurrence de la grande distribution les a renvoyés brutalement à leur statut de commerçants, un regard trop longtemps porté sur eux et qui les oppose à la figure de l'éditeur. Ce besoin de reconnaissance va s'exprimer dans les buts du syndicat qu'ils fondent en 1982 pour « *sauvegarder leur image aux yeux du public* » et aux Assises de Valence où ils redéfinissent leur métier en insistant sur « *le rôle capital du libraire, celui pour lequel il est irremplaçable : faire connaître les livres*¹³³ ». Ils veulent être reconnus comme des *libraires conseils*¹³⁴ et non comme des *vendeurs de livres* ; ils regrettent que la Loi Lang ne les soutienne pas suffisamment dans le rapport inévitablement conflictuel qui les oppose aux éditeurs qui refusent de tenir compte de la qualité du service rendu par le libraire avant de prendre en considération son chiffre d'affaires : « *La compétence, c'est-à-dire le stock, le conseil, le contact avec le public, les manifestations organisées... sur la compétence des libraires, ça a tirillé, ça n'a pas été appliqué. Les promesses du prix unique, n'ont pas été vraiment respectées par l'édition, dans sa majorité*¹³⁵ ».

Au lendemain de leur victoire, leurs parcours vont à nouveau se diversifier ; on assiste la réussite des gestionnaires comme Pierre Decitre ou Lionel Cortès qui réinventent leur librairie sur le modèle de la FNAC pour répondre aux nouvelles attentes du public ; ils n'ont plus l'ambition d'être de « vrais » libraires mais des chefs d'entreprises efficaces. La culture est devenue un enjeu politique et économique et les libraires militants qui ont joué un rôle capital dans sa diffusion au lendemain de la guerre n'ont plus de raison d'être ; ils deviennent

¹³³ Bernard Francès aux Assises de Valence.

¹³⁴ Guy Dubreuil aux Assises de Valence.

¹³⁵ Raymond Péju, *La fabrique de l'histoire*, par Emmanuel Laurentin, France culture, émission du 2 janvier 2007.

¹³⁵ Rapport du conseil d'administration, 3 février 1953.

à leur tour des notables qui officient dans des lieux chargés d'histoire et devenus intransmissibles. Lesfargues et les héritiers de Mai vont tenter de nourrir la quête d'identité de leur génération sans réussir à s'imposer.

Bibliographie de recherche

« Actes des assises du livre et de la lecture de Valence 03/04/05 décembre 1982 », *Actualité Rhône-Alpes du Livre*, Annecy, Office Rhône-Alpes du Livre, n° 1, 1982.

Archives municipales, *Dossier* 3Cp269.

CHABAUT Vincent, *La FNAC entre commerce et culture*, Paris, PUF, 2010.

CHARDÈRE Bernard, *Un demi -siècle ici, dans la culture*, Lyon, Aléas éditeur, 2001.

CORPET Olivier, GIRARD Augustin, SUREL Yves et PIERRAT Emmanuel, *Le prix du livre, 1981-2006, la loi Lang, débats*, Paris, IMEC, 2006.

La culture dans la Région Rhône-Alpes, dossier de presse 1974-1992, Lyon, Bibliothèque municipale de Lyon, 1974-1992.

DEBIDOUR Victor Henri (dir.), *Le bulletin des lettres*, Lyon, édition Lardanchet, 1947-1965.

DURAND Henri, *La Proue, une librairie au XX^e siècle*, DVD, 2002.

ESSEL André, *Je voulais changer le monde*, Paris, Mémoires du livre, 2001.

FOUCHÉ Pascal, *Flammarion, 1875-2000, 140 ans d'édition et de librairie*, Paris, Gallimard/Flammarion, 2015.

GOUILLOU André, *Le bookbusiness, ou l'édition française contre la lecture populaire*, Paris, Tema édition, collection Témascope, 1975.

GÜNDÜZ Elä, *Une entreprise familiale lyonnaise d'éditeurs-libraires au XXI^e siècle : Les Lardanchet*. Mémoire Master II CEI sous la direction de Christian Sorrel, Lyon, Institut des sciences de l'homme, Université Lyon 2, septembre 2010.

L'intelligence d'une ville : vie culturelle et intellectuelle à Lyon entre 1945 et 1975. Matériaux pour une histoire : Actes des rencontres proposées les 2 et 3 juin 2005 par la Bibliothèque municipale, Lyon, Bibliothèque municipale de Lyon, 2006.

LEBLANC Frédérique, *Libraire un métier*, Paris, L'harmattan, 1998.

LEBLANC Frédérique et SOREL Patricia (dir.), *Histoire de la librairie française*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 2008.

MARTIN Laurent (dir.), *Le prix du livre, 1981-2006. La loi Lang*, Paris, Comité d'histoire/IMEC, « Collection l'édition contemporaine », 2008.

MOULINIER Pierre (dir.), *Le Livre blanc de la culture, bilan de la politique culturelle de la ville*, Lyon, Ville de Lyon, 1977.

MOULINIER Pierre, *Les politiques publiques de la Culture*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2013.

ROCHET Marc, *La maison Vitte : librairie, éditions, imprimerie, une page d'histoire lyonnaise 1876-1975*, Lyon, Chez l'auteur (Saint-Martin-en-haut), 2011.

SAUZAY Laurent, *Louis Pradel Maire de Lyon*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 1998.

TALIANO DES GARETS Françoise, *Les métropoles régionales et la culture, 1945-2000*, Paris, La documentation française, 2007.

Entretiens :

Jean Francis BILLON, éditions Fédérop,

Bernard BOUVIER, Les Nouveautés,

Claude BURGELIN, professeur de littérature française à Lyon II,

Daniel COLSON, librairie La Gryffe,

Simone COTTAVOZ, libraire La Section des Piques,

Françoise DECITRE, librairie Decitre,

Alonso FERNANDEZ, La Librairie nouvelle,

Pierre Gilles FLASCU, éditions Fédérop,

Bernard FRANCES, éditions Fédérop,

Jean-Louis JAUDON, librairie Decitre,

Catherine LAVERGNE, librairie Decitre,

Claude LEBRUN, librairie Les Nouveautés,

Bernard LESFARGUES, éditions Fédérop,

Charles MONDELAIN, librairie Decitre,

François MONTMANEIX, poète, directeur de l'auditorium de Lyon, de la galerie Artrium et de l'espace d'expositions Le Rectangle, place Bellecour,

Régis NEYRET, journaliste,

Françoise PÉJU, librairie La Proue,

Jacques REY, La Librairie nouvelle,

Françoise SORAIS, librairie Decitre,

Lydie VALÉRO, éditions Fédérop,

Geneviève VERNIER, librairie Flammarion.